La 148e demi-brigade de bataille – extrait de l'historique du 148e régiment d'infanterie, rédigé par le lieutenant-colonel Heumann, d'après les travaux de M. le capitaine Gautron – auteur : Heumann Amédée (1847-1908) – auteur du texte : Gautron capitaine – éditeur : Paris 1901 Henri Charles-Lavauzelle – sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

CHAPITRE III

LE PREMIER AMALGAME

Organisation de la 148e demi-brigade.

Au camp de gauche, devant Saint-Jean-de-Luz (Chauvin-Dragon pendant la Révolution), à Belchénéa, le 2e bataillon du 80e[1] régiment, ci-devant Angoumois, les 7e et 11e bataillons des volontaires de la Gironde, se trouvaient rassemblés, le 21 septembre 1793, sur la place de la Liberté.

Le général de brigade **CASTELVERT**, assisté du commissaire des guerres **FEUGÈRE**, avait reçu l'ordre de les amalgamer, conformément aux lois du 21 février et du 12 août 1791. Il allait procéder à cette opération.
D'après l'*Instruction sur l'embrigadement,* rédigée et présentée par **DUBOIS-CRANCÉ** au nom du comité militaire, il devait être procédé de la façon suivante :

Il (le représentant du peuple) recevra des troupes le serment d'obéissance aux lois et à la discipline militaire, celui de maintenir la liberté, l'égalité, la constitution, ainsi que l'unité et l'indivisibilité de la République française ou de mourir. Après ce serment, il sera fait un roulement ; les chefs de corps feront poser les armes à terre ; les bataillons se rompront, se mêleront l'un dans l'autre ; officiers, soldats et représentants du peuple se donneront le baiser de fraternité.

A 8 heures du matin, la cérémonie commence par un roulement de tambours, et le général proclame, au nom de la République française, une et indivisible, que les trois bataillons vont être groupés en un seul et même corps, qui portera désormais le nom de 148e demi-brigade.
Le commandement en est confié provisoirement[2] au citoyen **DUMAS** (**Anne-Joseph)**, que son ancienneté désignait comme chef, du 1er bataillon. Il commandait depuis le commencement de la campagne le 2e bataillon du 80e, où son expérience et ses mérites étaient fort appréciés ; il avait trente-deux ans de grade d'officier, et son patriotisme éclairé, son énergie, son âge inspiraient à tous la plus entière confiance ; son autorité s'imposait.

Le chef de brigade reconnu, c'est au tour des commandants de bataillon. Le 2e est confié à **MALHUQUER**, chef du 11e bataillon de la Gironde ; c'est aussi un ancien officier, mais qui a conquis ses grades au service de l'Espagne. Le commandement du 3e est donné au citoyen **HARDEL**, qui, lui, est au contraire d'une promotion récente. Il avait été élu adjudant-major à la formation du 7e bataillon de la Gironde.
Ces trois chefs désignés, le général range en bataille, suivant l'ancienneté de leurs capitaines, les vingt-sept compagnies qui doivent former la nouvelle demi-brigade ; puis il les place dans chacun des bataillons, en se conformant aux tableaux publiés dans l'instruction sur l'amalgame. C'est l'ancienneté seule qui règle la composition des cadres de compagnie : officiers, sous-officiers, caporaux, appointés, sont successivement désignés d'après les contrôles.

---

1 Le 1er bataillon d'Angoumois ne fut amalgamé que le 27 août 1795 ; il devint le noyau de la 147e demi-brigade.
2 Par suite d'une réclamation du citoyen Vigent, lieutenant-colonel du bataillon de Bordeaux, la, nomination définitive de Dumas fut soumise à l'arbitrage des représentants du peuple et elle ne fut définitive que le 6 octobre 1793.

GRAVIER, qui s'illustra comme chef de bataillon dans la colonne infernale, **PHILIPPON**, qui passera bientôt adjudant-général, **RENIÉ**, commandent les trois compagnies de grenadiers.
LA TOUR D'AUVERGNE est placé à la première compagnie du 1er bataillon, où **PEITAVY** et **MAUCUNE**, que nous allons bientôt voir citer à l'ordre de l'armée, commandent aussi une compagnie.
MAZAS, le futur chef de brigade, est au 2e bataillon. **DESSEIN**, qui, avant la fin de la campagne, sera général de division, et **DUMAS** (**Jacques**), commandant des compagnies au 3e.

Les cadres constitués, les compagnies groupées à raison d'une de grenadiers et de huit de fusiliers par bataillon, la compagnie des canonniers organisée à six pièces avec les canons de bataillon, on procède à l'amalgame par tiercement des escouades.
Chaque compagnie de grenadiers est formée de deux sections à deux escouades ; celles de fusiliers ont trois sections à trois escouades.
Tous les chefs ayant été reconnus par leurs unités respectives, la demi-brigade étant formée en bataille, le général ordonne aux officiers de se porter quatre pas en avant de leurs compagnies ; il fait alors battre un ban, et tous prononcent le serment d'obéissance aux lois et à la discipline militaire, celui de maintenir la liberté, l'égalité, la constitution, ainsi que l'unité et l'indivisibilité de la République française, ou de mourir.
Puis, le ban étant fermé, les armes posées à terre, les bataillons se sont rompus, mêlés l'un dans l'autre, et officiers et soldats se sont donné le baiser de fraternité. Enfin, un rappel ayant remis chacun il son rang, un défilé en grande parade termina la cérémonie.

La 148e demi-brigade était donc régulièrement constituée. Elle comprenait 92 officiers et 2.265 hommes.
Le général **CASTELVERT**, qui était un consciencieux, établit la situation exacte de l'habillement, de l'équipement et de l'armement de la 148e. De l'état qu'il dressa, il résulte qu'il y avait 1.717 fusils bons, 200 à réparer, 72 hors de service, 92 manquaient. 255 habits étaient à réparer, 496 hors de service, 404 manquaient. 378 culottes étaient à réparer, 769 hors de service, 1.154 manquaient. 194 paires de souliers étaient à réparer, 601 hors de service ; il en manquait 1.752 pour que tous les hommes en eussent deux paires. Nous voyons qu'il manquait encore 585 vestes, 1.000 bretelles de fusil, 1.350 chemises, 1.106 casques et 176 bonnets à poil.
Ces chiffres en disent long sur le triste état des vêtements de ces malheureux, qui bivouaquaient dans la boue.

Les hommes provenant du 80e avaient des habits blancs et des chapeaux, tandis que les volontaires avaient des habits bleus et des petits casques. Les 176 bonnets à poil réclamés étaient pour les grenadiers. Tous les chapeaux de l'ancienne armée devaient être remplacés par des casques.
LA TOUR D'AUVERGNE conserva toujours une compagnie de grenadiers dans la 148e demi-brigade, celle du premier bataillon.
La 148e fit partie de la division de droite de l'armée, où servaient auparavant les bataillons qui avaient composé la demi-brigade. Cette division était commandée par le général **FRÉGEVILLE**. Elle campait en avant de Saint-Jean-de-Luz et sur les bords de la Nive, faisant face à une division espagnole qui occupait la rive gauche de la Bidassoa, ainsi que le poste fortifié de Biriatou, sur la rive droite.
Nous allons la suivre dans de nombreux et glorieux combats ; pour mieux les comprendre, pour en bien saisir la physionomie, écoutons une voix autorisée. Elle nous retrace les phases, les traits principaux de ces combats, qui transformèrent la vieille tactique.

On entamait l'action, dit le général **FOY**, avec des nuées de tirailleurs lancés suivant une idée générale plutôt que dirigés dans des détails des mouvements. Ils harcelaient l'ennemi, échappaient à leurs masses par leur vélocité, et à l'effet de son canon par leur éparpillement. On les relevait afin que le feu ne languit pas ; on les renforçait pour le rendre plus efficace.
Il est rare qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inexpugnable ; d'ailleurs toutes les positions renfermant en elles-mêmes ou dans l'arrangement des troupes qui les défendent quelques lacunes qui favorisent l'assaillant, les tirailleurs s'y précipitaient par inspiration ; et l'inspiration ne manquait point dans un pareil temps et avec de pareils soldats ! Le défaut de la cuirasse une fois saisi, c'était à qui porterait son effort, l'artillerie volante (on appelait ainsi des pièces servies par des canonniers à cheval) accourait au galop et mitraillait à brûle-pourpoint.
Le corps de bataille s'ébranlait dans le sens de l'impulsion indiquée ; l'infanterie en colonnes, car elle n'avait pas de feu à faire ; la cavalerie intercalée par régiments ou escadrons, afin d'être disponible partout et pour tout.
Quand la pluie de balles et de boulets de l'ennemi commençait à s'épaissir, un officier, un soldat, quelquefois un représentant du peuple, entonnait l'hymne de la Victoire.
Le général mettait, sur la pointe de son épée, son chapeau surmonté du panache tricolore, pour être vu de loin et pour servir de ralliement aux braves. Les soldats prenaient le pas de course, ceux des premiers rangs croisaient la baïonnette, les tambours battaient la charge, l'air retentissait des cris mille et mille fois répétés de : « En avant ! Vive la République! », et les bataillons ennemis, débordés, lâchaient pied. Pour résister aux enfants de la patrie, il eût fallu être aussi passionné qu'eux-mêmes.

Cette passion, cet enthousiasme, c'était tout le secret de la victoire.
Et aussi, quelle admirable troupe que la nouvelle demi-brigade !

Les officiers[1] donnaient l'exemple du dévouement : le sac sur le dos, privés de solde, ils prenaient part aux distributions comme les soldats et recevaient des magasins les effets qui leur étaient indispensables. On leur donnait un bon pour toucher un habit ou une paire de bottes. Cependant aucun ne songeait à se plaindre dans cette détresse ni à détourner ses regards du service qui était la seule étude et l'unique sujet d'émulation. Dans tous les rangs on montrait le même zèle, le même empressement à aller au delà du devoir ; si l'un se distinguait, l'autre cherchait à le surpasser par son courage et ses talents. C'était le seul moyen de parvenir ; la médiocrité ne trouvait point à se faire recommander...
Dans les rangs des soldats, c'était le même dévouement, la même abnégation ; la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte ; jamais les armées n'ont été plus obéissantes ni animées de plus d'ardeur. C'est l'époque des guerres où il y a le plus de vertu parmi les troupes ; souvent les soldats refusaient avant le combat les distributions qu'on allait leur faire et s'écriaient : « Après la victoire on nous les donnera. »

Tels furent nos devanciers de la 148e !

Le camp des Sans-Culottes (1793-1794).

Dans le courant du mois de septembre, de nouveaux représentants du peuple étaient arrivés à l'armée ; ils lui firent subir ce qu'ils appelaient une sérieuse épuration.
Nous avons vu la destitution du général **DEPREZ-CRASSIER,** et son remplacement par **MÜLLER** ; on nomma comme chef d'état-major **LAROCHE**, qui commandait la place de Bayonne, et n'avait signalé son passage dans cette ville que par l'organisation des clubs jacobins.
C'était un intrigant, que son style suffirait à nous rendre suspect :

1 Appréciation du maréchal Soult.

Je vais m'occuper sans relâche à mériter la confiance qui m'a été accordée, écrivait-il au ministre d'alors, **BOUCHOTTE** ; si je suis assez heureux que de m'en rendre digne, un sourire de ma chère patrie sera pour moi une récompense bien plus précieuse que tous les honneurs stériles des despotes.

Heureusement, les nouveaux représentants de l'armée des Pyrénées ne furent pas longtemps abusés par un pareil zèle, qui fit cependant quelques victimes.
Le général **WILLOT** fut arrêté ; à la 148e demi-brigade, les chefs de bataillon **VIGENT** et **HARDEL** furent destitués et durent quitter l'armée.
Il se passa alors un fait bien caractéristique, et qui montre jusqu'à quel point s'étendaient les pouvoirs de ces représentants.
Alexandre DUMAS [1]avait été désigné par le comité de Salut public comme général en chef de l'armée des Pyrénées occidentales.
Lorsqu'il arriva, à la fin d'octobre, pour prendre possession de son commandement, il dut s'incliner devant l'arrêté ci-après :

Considérant que depuis la réforme opérée dans l'armée et l'élection provisoire du général Müller**,** l'ordre et la discipline, la concorde et la bonne union règnent plus vigoureusement et promettent des succès plus marqués, les représentants du peuple arrêtent, pour le meilleur service de la République, que provisoirement et jusqu'au décret définitif de la Convention nationale, le général Müller retiendra le commandement en chef de l'armée ; arrêtent aussi qu'il demeurera libre au général Dumas d'être employé dans cette armée en qualité de divisionnaire.

Signé : **PINET, MONESTIER, CAVAIGNAC, D'ARTIGOYTE** et **GARRAU**.

La Convention ratifia cet arrêté, et **DUMAS** fut envoyé commander en Vendée, avec 10.000 hommes prélevés sur l'armée, dont l'effectif fut encore diminué de deux demi-brigades[2] appelées à renforcer l'armée des Pyrénées orientales. Cette diminution d'effectif fut compensée, il est vrai, par l'arrivée d'un nombre à peu près équivalent de recrues, mais leur appoint était peu apprécié :

Nos avant-postes sont peuplés de recrues armés de bâtons, écrit Müller au ministre. Comment les armer ? Pas un fusil, leur donnerons-nous des piques ?
La plupart des soldats manquent de gibernes, écrivaient d'autre part, quelque temps auparavant, les représentants du peuple ; ils mettent les cartouches dans leurs poches, ce qui les gâte et augmente la consommation. On a absolument négligé l'habillement des volontaires, ils sont sans souliers, beaucoup sans habits et un grand nombre avec des culottes et une veste tombant en lambeaux. Nous en avons vu en sarrau de toile. Ils manquent aussi de guêtres. Il est impossible, Citoyens nos collègues, de vous dépeindre l'état misérable de nos braves héros. Nous leur avons promis que la Convention y pourvoira. Ils y comptent. Il faut s'occuper d'eux, mais s'en occuper avec célérité.

Malgré tous les efforts du général en chef et du commissaire des guerres, cet état précaire de l'armée ralentit les opérations offensives ; elles se bornèrent sur tout le front à une série d'escarmouches peu importantes, qui eurent du moins l'avantage d'aguerrir nos soldats et de perfectionner leur instruction[3]. Leur solidité s'affirmait de plus en plus ; les représentants et les généraux auraient bien voulu la mettre à l'épreuve, mais des pluies continuelles et une température rigoureuse y mirent obstacle.

1 Père du grand romancier.
2 La 147e fut une de ces demi-brigades.
3 7, 8, 9, 22 octobre. Affaires d'avant-postes.

En pays de montagne plus qu'ailleurs, ces intempéries étaient sensibles ; on les combattit en baraquant les troupes, qui progressaient lentement, mais sûrement, entre la Nivelle et la Bidassoa ; elles s'établissaient et se fortifiaient de hauteurs en hauteurs, toutes à demi-portée de canon, et toutes se soutenant mutuellement.
On parvint ainsi à 1.600 toises de la Bidassoa, dans la nuit du 20 au 21 brumaire an II (10 au 11 novembre), sur une hauteur où se trouvait autrefois l'ermitage Sainte-Anne ; trois bataillons s'y installèrent et construisirent immédiatement deux redoutes pour se couvrir.
La position était avantageuse, elle défendait la route, appuyant sa droite à la mer, et sa gauche à un ravin profond qui débouchait sur les positions espagnoles ; on l'appela le *camp des Sans-Culottes* ; il fut constamment occupé pendant l'hiver par les bataillons de la 148e, qui s'y relevaient à tour de rôle. **LA TOUR D'AUVERGNE**, avec les grenadiers, gardait la droite sur les bords de la mer.
Le général **FRÉGEVILLE**, un bon sans-culottes, au dire du représentant **GARRAU**, avait présidé à l'établissement de ce camp ; il commandait la division de droite depuis le 30 octobre. Ce camp ne fut pas sérieusement inquiété. Cependant, le 23 frimaire (13 décembre 1893), les Espagnols firent une tentative sur des avant-postes défendus par 40 chasseurs. Ceux-ci, pliant sous le nombre, durent battre en retraite. Mais alors le capitaine **LA TOUR D'AUVERGNE** accourt avec 150 de ses intrépides grenadiers ; il ramène les chasseurs sur la première position, puis il exécute une charge à la baïonnette sur les Espagnols, maîtres de la hauteur escarpée du Calvaire, et les culbute dans la Bidassoa, après leur avoir tué plus de cent hommes. Nous n'avions que six tués et douze blessés.
En rendant compte du succès de cette opération au comité de Salut public, les représentants **GARRAU**, **PINET** et **MONESTIER** écrivaient :

Devons-nous finir sans vous parler de la constance vraiment héroïque de nos braves frères d'armes ? Exposés à toutes les intempéries d'une saison très rigoureuse, presque nus, sans souliers, sans habits, mal couchés, presque toujours sous les armes, ils sont gais et contents ; nous n'avons entendu ni plaintes ni murmures.

Les Espagnols ne tentèrent plus rien pendant la fin de décembre et le mois de janvier 1794. Leur division de droite (général **Ossuna**) était dans la vallée de Roncevaux ; leur division du centre (général **Urrutia**), dans la vallée de Bastan, et leur division de gauche (général **Gil**), sur la Bidassoa inférieure.
Les armées continuèrent à s'observer, les Français perfectionnant leurs travaux de défense, instruisant leurs recrues, complétant leurs bataillons, resserrant de plus en plus la montagne de Louis XIV et Biriatou, seules positions que les Espagnols avaient conservées sur la rive droite.
Nos avant-postes de la Croix-des-Bouquets serraient de près la première de ces positions ; les postes fortifiés du Calvaire et de la montagne de Mendale tournaient presque la seconde, et menaçaient directement sa communication avec Béra.
Pour se dégager, le général **CARO** se décida à un coup. de vigueur. Il rassembla 15.000 hommes à Biriatou, à la montagne de Louis XIV et au pas de Béhobie ; il les divisa en cinq colonnes, et, le 17 pluviôse (5 février), à la pointe du jour, il les lança contre les positions de Saint-Jean-de-Luz.
A droite, deux colonnes espagnoles viennent se heurter aux postes du Rocher, de Mendale, du Calvaire, d'Urugne et des mamelons en arrière. Elles sont fortes d'au moins sept bataillons ; quatre canons et deux obusiers les soutiennent. C'est le chef de bataillon **Jacob ROUCHÉ** qui commande dans Urugne, que ces deux colonnes menacent. Il a sous ses ordres son bataillon de grenadiers, les 1er et 2e bataillons de la 5e demi-brigade légère et les volontaires du Gers, avec trois pièces d'artillerie.
Les avant-postes forcés battent en retraite, mais **ROUCHÉ** les soutient si à propos, place son artillerie si avantageusement, prend l'offensive avec une telle vigueur, qu'il arrête net les Espagnols,

les force à gauche à rétrograder sur le Calvaire, et, par de vigoureuses charges, dégage son centre vers les mamelons d'Urugne et repousse l'assaillant jusque sur le dos d'âne en avant de Biriatou.
Au centre, le commandement est exercé par le chef de bataillon des Landes, **DIGONET**.
MONCEY est là, avec ses chasseurs, ainsi qu'un détachement de la 148e demi-brigade ; ils ont affaire à une colonne qui descend de la montagne de Louis XIV et qui progresse sur la hauteur de la Croix-des-Bouquets, tendant vers les redoutes du camp des Sans-Culottes, que l'artillerie couvre de projectiles.
Les fortifications du camp se composent de trois redoutes liées entre elles par des lignes avec des places d'armes intermédiaires ; en avant, se trouvent des redans ou de simples épaulements formant échelons.
Ces premières lignes sont forcées successivement, et **LESPINASSE**, qui commande en chef en l'absence de **FRÉGEVILLE**, laisse les troupes qui les défendent se replier lentement, préférant les concentrer dans les redoutes plutôt que de s'affaiblir à renforcer des postes avancés, dont la masse attaquante aurait eu facilement raison.
Mais c'est à la droite que se porte le principal effort, car c'est au camp des Sans-Culottes que les Espagnols en veulent. **CASTELVERT**, général de brigade, commande ; **DESSEIN**, nouvellement promu chef du 1er bataillon de la 148e, est officier supérieur de jour ; son bataillon soutient le premier choc et fait face partout. Comme la colonne espagnole de gauche, venant d'Hendaye, a chassé devant elle nos avant-postes, **LA TOUR D'AUVERGNE** se porte à sa rencontre, prend position sur une hauteur, se couvre par des tirailleurs qui recueillent les troupes refoulées et se maintient immuable à notre droite, appuyé à une maison qu'il a fait occuper, couvert à gauche par un peloton de la 2e compagnie, que commande le capitaine **DOBERBOC** ; **BESSAGUET**, capitaine de la 7e, **MAUCUNE**, de la 4e, soutiennent de ce côté l'effort des Espagnols et les bonnes dispositions qu'ils prennent, au fur et à mesure des circonstances, donnent le temps aux troupes en arrière de se rallier, pour fournir bientôt après de vigoureuses charges qui arrêtent l'ennemi.
La 3e compagnie, capitaine **PEITAVY**, sous-lieutenant **HOSTAINS**, est envoyée soutenir l'artillerie qui se trouve dans les retranchements avoisinant la route. A la faveur d'un bois, les Espagnols gagnent du terrain et parviennent à une portée de pistolet des canonniers ; une des pièces est renversée, les autres ne peuvent plus tirer, l'ennemi est trop près :
« Allons, les camarades, c'est maintenant à vous », crient les artilleurs.
Aussitôt, la 3e fait un feu de file si bien nourri que l'ennemi est obligé de se retirer. Alors le capitaine **PEITAVY** entraîne ses hommes, que soutient une compagnie de chasseurs, et tous les retranchements sont repris, avec quatre caissons de munitions amenés dans le bois par l'ennemi.
Sur ces entrefaites, le général **FRÉGEVILLE** est accouru ; **LESPINASSE** veut lui remettre le commandement : « Non, non, dit-il, tu en as trop bien usé ; achève ton ouvrage, et que la France te doive cette belle journée tout entière. »
Deux fois, les Espagnols se sont rués sur la redoute de la Liberté, deux fois ils sont repoussés ; d'admirables traits de courage se produisent. **DUGOYEN**, fusilier au bataillon des Landes, est atteint d'une balle au commencement du combat ; il ne quitte pas son poste, et, dans le cours de l'action, il reçoit une seconde balle au bras. Son capitaine veut le faire retirer. **DUGOYEN** secoue son bras : « Il n'est pas coupé, dit-il ; je veux me venger et renvoyer à ces jean-foutre la balle que j'ai reçue. » Il continue à se battre.
DUFOUR, caporal au 1er bataillon de la 5e demi-brigade, est cerné par quatre Espagnols qui l'emmènent ; il saute sur la baïonnette de l'un d'eux, s'en saisit, en tue trois, prend le quatrième au collet et l'amène prisonnier [1].

1 Archives de la guerre. Rapport de Frégeville.

Cependant, cinq régiments espagnols sont venus se fondre sur les redoutes ; le combat dure depuis sept heures, acharné de part et d'autre ; il faut en finir. Les Français font un dernier effort, et reprennent toutes leurs positions.
Le général **CARO** ordonne la retraite, qui s'opère en on ordre, car nous sommes trop faibles pour poursuivre. Les pertes montèrent des deux côtés à 200 morts et 800 blessés. Cependant, l'avantage obtenu était considérable. Les nouvelles levées se sont aguerries, on ne craignait plus les Espagnols, qui, d'ailleurs, de longtemps ne firent plus de tentatives sur cette partie de la frontière.
Les chefs de bataillon **DESSEIN** et **MONCEY** furent nommés généraux de brigade sur le champ de bataille. La récompense de **LA TOUR D'AUVERGNE** fut tout autre.
Le général en chef **MÜLLER** lui écrivit :

Müller, général en chef, au citoyen La Tour d'Auvergne, capitaine commandant les grenadiers.
Je sais, mon camarade, que ton âme fière n'ambitionne pas d'éloges et qu'elle est assez satisfaite quand elle peut se dire à elle-même : « Tu as bien fait, tu as bien servi la République. » Aussi je ne prends la plume que pour satisfaire à un besoin invincible de mon cœur, qui me porte à te dire la joie inexprimable que m'inspire ta conduite dans l'affaire du 17 courant[1], où tu as rallié nos troupes avec ta sublime bravoure et une intelligence rare, enfin, où tu as contribué d'une manière bien immédiate au succès sur nos ennemis. Ce sont là les sentiments de l'armée dont je ne suis que l'écho dans cette circonstance.
Salut et estime.

MULLER

Admirable témoignage du désintéressement et de la simplicité héroïque des hommes de cette grande époque ! [2].

Conquête de la vallée de Bastan.

_____

Préliminaires.

Je t'envoie, Citoyen Ministre, un état des besoins de l'armée des Pyrénées occidentales, tel qu'il m'a été adressé par mon collègue **GARRAU**. Il est essentiel que cette armée soit très promptement en état d'agir offensivement. Je t'invite donc à t'occuper essentiellement et sans retard des besoins urgents de cette armée, l'une de celles qui ont le plus souffert pendant la dernière campagne par l'abandon où elle a été laissée. La bonne discipline et la vigueur où elle s'est maintenue malgré sa faiblesse méritent une grande considération, car lorsqu'on a un bon noyau, c'est celui-là qu'il faut renforcer.
J'insiste donc pour que cette armée soit mise le plus promptement possible sur le meilleur pied ; le comité de Salut public a manifesté à cet égard ces mêmes intentions que je te transmets. Tu voudras donc bien lui faire part des mesures que tu auras prises, et tu dois t'attendre qu'ayant cette affaire particulièrement à cœur, je te presserai sans cesse de la terminer.
Salut et fraternité.

CARNOT[3].

Cette lettre nous dispense d'insister sur la valeur des troupes qui composaient ce « bon noyau » dont parle celui que la postérité a appelé l'organisateur de la victoire. Elle nous montre de quelle manière simple, énergique et toute-puissante, sa volonté s'étendait sur toutes nos frontières.

1 17 pluviôse an II (5 février 1794).
2 Capitaine Gautron.
3 Archives de la guerre.

Là est tout le secret des victoires de la période révolutionnaire.
Donc, l'offensive était décidée.
L'armée, par suite des renforts envoyés en Vendée et en Roussillon, ne comptait guère plus de 40 bataillons avant leurs effectifs à moitié comblés par des recrues dont nous avons vu plus haut l'armement. L'hiver et le printemps furent employés à les mettre en état d'entrer en ligne, résultat qui ne fut obtenu que dans le mois de juin.
Ces bataillons étaient répartis en quatre divisions ; les trois premières, qui en comprenaient vingt-six, formaient l'élite de l'armée. C'étaient :

La division de droite, aux ordres du général **FRÉGEVILLE**[1] (quartier général à Saint-Jean-de-Luz) ; la 148e en faisait partie, ayant deux de ses bataillons au camp des Sans-Culottes, et l'autre à Belchénéa ;
La division du centre, commandée par le général **DELABORDE** (quartier général à Saint-Pée) ;
La division de gauche, général **MANCO** (quartier général à Saint-Jean-Pied-de-Port).
La quatrième division, dite des vallées, sous les ordres du général **ROBERT**, n'était composée que de bataillons de réquisition, à peine instruits et mal équipés.
L'armée espagnole avait sa droite appuyée aux bois de l'Irati, sous les ordres du duc **d'OSSUNA**, qui gardait, à Burguette, la tête de la vallée de Roncevaux et du val Carlos.
Le centre, commandé par le général **URRUTIA**, s'étendait dans la vallée de Bastan ; les montagnes de Maya et d'Etchalar en étaient les points forts et les communications y étaient si difficiles que don **Ventura CARO** n'y avait laissé que des postes.
La gauche, confiée au général **GIL**, bordait les rives de la Bidassoa inférieure, et avait pour réduit, en arrière d'Irun et de Biriatou, la montagne de Saint-Martial, où commandait le marquis **La ROMANA**.
Avant de prendre l'offensive, le général **MÜLLER** voulait attendre l'arrivée des renforts qu'on lui envoyait de Vendée, mais les représentants le pressaient d'agir, et il se décida, pour resserrer sa ligne de défense, à attaquer le poste de la montagne de Saint-Martial.
Cette montagne, sorte de vigie que les Espagnols occupaient sur notre territoire, et d'où ils découvraient tout le pays compris entre la Bidassoa et Bayonne, fut attaquée le 5 germinal (26 mars), mais vainement.
Les mois d'avril et de mai ne furent marqués que par des opérations partielles, en représailles les unes des autres, qui se firent en avant de Saint-Jean-Pied-de-Port et n'eurent pour résultats que des incendies de fermes et de villages. Ce fut l'attaque de la fonderie d'Orbaïcette, le 17 germinal an II (6 avril) ; puis une incursion des Espagnols qui se produisit vingt jours après dans les vallées d'Arnéguy et des Aldudes, où la légion des émigrés du duc **de SAINT-SIMON** acquit une triste renommée en s'avançant jusqu'à la montagne Arquinzun, près de Saint-Jean-Pied-de-Port, brûlant et détruisant tout sur son passage. Enfin, le 27 floréal (17 mai), les Français tentèrent d'incendier les établissements de mâture de la marine espagnole, situés dans la vallée de l'Irati ; ils échouèrent.
Le plan offensif de **MÜLLER** était depuis longtemps approuvé par le comité de Salut public. Il consistait dans une attaque de la vallée de Bastan, qui permettrait, si elle réussissait, de prendre à revers les positions d'Irun et de Biriatou, trop formidables pour être attaquées de front.
La frontière française, en effet, entoure au nord et à l'est la vallée de Bastan. Par la tête de cette vallée, on menace directement Pampelune, en évitant le col de Roncevaux ; par la partie inférieure,

1 A la suite d'une nouvelle épuration faite par les représentants, un grand nombre d'officiers avaient été destitués et les cadres de l'armée bouleversés. Mais le général Müller eut le courage de résister à cette mesure ; il gagna du temps et parvint à en atténuer les tristes effets. Frégeville, qui avait été destitué et remplacé par le général Robert, reprit le commandement de sa division à la fin de mai.

du côté opposé, on accède à Béra, dont la possession fait inévitablement tomber Irun et Saint-Martial, qui barrent la grande route de Madrid.
L'occupation de cette vallée amenait donc un résultat décisif ; tous les efforts des Français allaient s'y concentrer.
Les opérations offensives commencèrent le 15 prairial (3 juin). Tandis que le général **MANCO** tenait en échec les Espagnols d'Orbaïcette, avec le gros de sa division sur la montagne d'Altobiscar, les chefs de brigade **LEFRANC** et **HARISPE**, sous les ordres de **MONCEY** [1], s'emparaient du col de Berderitz ; le général **La VICTOIRE** prenait celui d'Ispéguy, et la brigade **CASTELVERT**, de la division du centre, forçait le col de Maya (18 prairial, 6 juin).
Ce mouvement refoula les Espagnols sur leur seconde ligne, Erazun, Ariscun, Arquinzun.
Pendant ce temps, la division de droite sortit de ses camps, pour attirer de son côté l'attention de l'ennemi ; elle se maintint toute la journée sur les positions avancées des Espagnols, et ne les abandonna qu'après avoir eu connaissance du succès des autres divisions. Sa perte ne fut que de 2 tués et 7 blessés ; celle de l'ennemi s'éleva à une trentaine d'hommes.
Les débouchés de la vallée de Bastan étaient ouverts ; rien n'empêchait plus d'y descendre, mais le général **MÜLLER**, poussant quelquefois la prudence jusqu'à la timidité, n'allait pas si vite en besogne ; il perdit du temps.
Ventura CARO, au contraire, pénétré des avantages que donne l'initiative dans l'attaque, voulut le prévenir et l'empêcher de mettre à exécution le projet de défensive dans les vallées de Bastan et de Roncevaux.
Mais ses ressources étaient précaires ; il dispersa d'ailleurs ses forces en trois attaques différentes ; une sur la montagne de Mendale, une sur la Croix-des-Bouquets, la troisième sur le camp des Sans-Culottes. Toutes furent repoussées. La 148e contribua puissamment au succès de cette journée du 5 messidor (23 juin).
LA TOUR D'AUVERGNE, qui, avec ses grenadiers, gardait la Croix-des-Bouquets, soutint l'effort du marquis **de la ROMANA** avec l'aide du général **MERLE**, qui lui amena du camp des Sans-Culottes 400 hommes de la 148e.
Le reste de la demi-brigade, qui était dans les redoutes, fit une brillante sortie et rejeta le général **GIL** sur Irun, après lui avoir infligé une perte de 500 hommes mis hors de combat.
Quant au marquis **d'ESCALANTE**, il attaquait le poste du Rocher de Mendale, et, lorsqu'il vit la manière dont les républicains du général **ROUCHÉ** montaient à lui, il piqua des deux vers les redoutes de Béra[2].
ROUCHÉ le poursuivit et s'empara du dos d'âne de Biriatou, qu'il garda.
Cet échec fut cause du rappel du général **Ventura CARO.** Dans les premiers jours de juillet, il fut remplacé par le vieux comte **de COLOMÉRA,** vice-roi de Navarre, vétéran de la guerre de Sept ans, qui, au dire de Jomini, n'était pas fait pour arrêter l'invasion qu'on préparait.
L'âge avait glacé ses facultés, et il ne possédait aucune des grandes qualités qui distinguaient son prédécesseur. Il faut le reconnaître cependant, les moyens dont il disposait étaient inférieurs à ceux que les Français mirent en œuvre.
Les Espagnols n'avaient pas reçu de renforts, et ils allaient être attaqués par une armée qui, au commencement de juillet 1794, comptait 60.000 hommes.

1 Promu général de brigade dans la division Manco le 28 février 1794 (16 ventôse an II).
2 Rapport du général Müller. (Archives de la guerre.)

Combat de la montagne d'Arquinzun.

Des changements étaient survenus dans notre demi-brigade : **Joseph DUMAS** avait reçu en récompense de ses services les étoiles de général : « Le corps perdait en lui un chef qui lui était cher et précieux ; mais il se félicitait de son avancement, bien persuadé que le bien général devait y gagner infiniment »[1].
Jacques DUMAS l'avait remplacé ; c'était un vétéran d'Angoumois, passé officier en 1792 ; nous le verrons bientôt à l'œuvre.
Le chef du 1er bataillon était **GRAVIER**, lui aussi, un ancien d'Angoumois, qui avait succédé au commandant **DESSEIN**, promu général de brigade à la suite de sa belle défense du camp des Sans-Culottes.
DALEIN commandait le 2e bataillon depuis le 18 ventôse an II (9 mars 1794), **MALHUQUER**[2] ayant été destitué pour incapacité.
Enfin, **MAZAS** était chef du 3e bataillon, par suite de la nomination de **Jacques DUMAS** au commandement de la demi-brigade.
Elle comptait à cette époque 2.209 baïonnettes ; mais les bataillons allaient être séparés et détachés momentanément de la division **FRÉGEVILLE**. Le premier fut envoyé à la division de gauche, vers Saint-Jean-Pied-de-Port, qu'on appelait alors Nivefranche, et où **MONCEY** commandait depuis le 30 prairial (19 juin)[3]. **LA TOUR D'AUVERGNE** s'y trouvait déjà, détaché à la tête de seize compagnies de grenadiers, au nombre desquelles on comptait celle de la 148e demi-brigade.
Les deux autres bataillons allèrent renforcer la division du centre, général **DELABORDE**. Ces renforcements avaient été ordonnés pour mettre à exécution les projets offensifs qu'un conseil de guerre, réuni par **MÜLLER**, avait décidé de ne pas différer plus longtemps.
MONCEY, le 22 messidor (10 juillet), préluda par un coup de main à l'invasion de la vallée de Bastan. Le marquis **de SAINT-SIMON,** avec sa légion d'émigrés et le régiment de Zamora, 7.000 hommes environ, couvrait la fonderie royale d'Eguy et reliait le centre à la gauche espagnole, que le duc **d'OSSUNA** commandait dans la vallée de Roncevaux.
Le poste que **SAINT-SIMON** occupait sur la montagne d'Arquinzun, non loin de Berdaritz, était fort en l'air, trop loin des lignes espagnoles ; il n'en pouvait recevoir aucun secours en temps utile, et sa situation aventurée avait frappé le général **MONCEY**, qui s'était résolu à le faire enlever par une de ses brigades.
L'attaque eut lieu avec 4.000 hommes, divisés en trois colonnes.

Les grenadiers de **LA TOUR D'AUVERGNE** participèrent à cette action ; arrivés le 21 messidor (9 juillet 1794) au soir à Nivefranche, après onze heures d'une marche pénible dans la montagne, ils avaient appris le coup de main projeté, et, sans tenir compte de leur fatigue, ces vaillants avaient demandé et obtenu la faveur d'y participer.
MONCEY leur confia un mouvement tournant qui, par le poste de Mispira, les porta sur les derrières du *Camp des émigrés*, que la brigade **DIGONET** attaqua de front. La surprise aurait pleinement réussi, pas un homme de **SAINT-SIMON** n'aurait échappé, si **DIGONET** avait été patient. Il n'attendit pas l'achèvement du mouvement tournant des grenadiers ; il fit attaquer le rocher. La colonne française, accueillie par une vive fusillade, s'élance à la baïonnette, arrive sur les retranchements et force **SAINT-SIMON** à se retirer en désordre. Mais, à ce moment, les Espagnols

1 Termes du certificat de civisme donné par le conseil d'administration du corps. (Archives administratives de la. guerre.)
2 Arrêté du représentant du peuple Pinet aîné.
3 Décret du comité de Salut public du 20 prairial (9 juin).

se heurtent à **LA TOUR D'AUVERGNE**, qui, avec sa colonne infernale, avait gravi les sentiers presque à pic.

Les grenadiers montaient à l'aide des saillies de rochers en s'aidant des pieds et des mains et, malgré les difficultés qui semblaient insurmontables, ils parvinrent à hisser avec eux du canon. C'est là que la colonne infernale foudroya soudain l'ennemi pris en flanc. « Ce sont des démons ! » criaient les Espagnols en voyant arriver nos grenadiers sur des cimes, où les chèvres seules avaient mis le pied[1].

L'ennemi n'eut que le temps de se retirer en désordre sur Irurita ; il laissa sur le terrain tout son campement, ses bagages, la caisse du corps ; il avait perdu 150 légionnaires, parmi lesquels le major « ci-devant » baron **de HYNE**, et 95 soldats du régiment de Zamora.
Le marquis **de SAINT-SIMON,** quoique grièvement blessé par une balle qui lui avait traversé la poitrine, soutint courageusement la retraite. Un officier français l'ayant approché, cria à ses soldats :

— Ne tirez pas ! Nous le tenons !

Le marquis répondit :
— Pas encore ! Viens me chercher, si tu l'oses!

En effet, il parvint à s'échapper.
« La légion de **SAINT-SIMON,** écrivit **MONCEY** au général en chef, devait être toute prisonnière d'après nos dispositions, et elle l'eût été sans une circonstance qui tient à la nature du pays et à la fatigue que doivent éprouver les troupes par une marche de dix heures. Une des trois colonnes est arrivée à sa destination un quart d'heure trop tard. Arrivée un peu plus tôt, elle cernait l'ennemi entièrement et lui coupait le seul point de retraite dont il ait pu profiter. »
C'est à la colonne **LA TOUR D'AUVERGNE** qu'il imputait ce retard d'un quart d'heure. Cependant, il lui rendit justice : « Je dois, ajoutait-il dans son rapport, des éloges aux chefs de colonne : les chefs de brigade **LEFRANC, HARISPE** et **PHILIPPON** se sont conduits avec bravoure et intelligence. **LA TOUR D'AUVERGNE** a soutenu sa réputation (dix-sept heures de marche et se bat en arrivant). »
Le val de Bastan nous était ouvert ; il restait encore à le conquérir, mais ce succès était de bon augure pour les opérations offensives qui allaient commencer.
La date fixée pour le mouvement était le 6 thermidor (24 juillet).
La division de gauche (général **Moncey**) devait, le premier jour, s'emparer de la vallée de Bastan ; en cas de réussite, la division du centre (général **Delaborde**) attaquerait, le 25, les retranchements de la montagne du Commissari ; enfin, la division de droite (général **Frégeville**) était chargée de bombarder en même temps Fontarabie.
Dans la nuit du 5 au 6, **MONCEY** se mit en mouvement sur trois colonnes ; la première, forte de deux bataillons, passa par le col d'Ispéguy et se porta sur Erazun ; la deuxième, composée des cinq bataillons des chefs de brigade **LEFRANC** et **HARISPE**, passa par le col de Berdaritz, marcha sur Ariscun, força les gorges qui précèdent ce village et rejeta les Espagnols sur Almandos. Ces deux colonnes se réunirent à Alizondo.
Le 1er bataillon de la 148e demi-brigade, auquel appartenait **LA TOUR D'AUVERGNE**, fut envoyé, le 23, au col de Maya, pour renforcer la division du général **MONCEY**, et fut placé dans la troisième colonne, sous les ordres du général **CASTELVERT**.

1Lieutenant Pineau. Histoire de la Tour d'Auvergne.

LA TOUR D'AUVERGNE, avec ses grenadiers, forma l'avant-garde. Il marcha directement sur le fort de Maya, défendu par trois cents hommes, avec quatre pièces de canon.
En voyant arriver ces hommes résolus qui, malgré un feu meurtrier, se contentaient d'accélérer leur marche, en laissant derrière eux les morts et les blessés, la garnison, effrayée, n'attendit pas le choc à la baïonnette et s'enfuit dans la montagne, abandonnant ses pièces d'artillerie, un magasin d'armes et de munitions de guerre.
La troisième colonne se dirigea sur Ariscun, où elle rejoignit les deux autres colonnes, qui venaient de s'emparer de ce village. La division de gauche réunie poursuivit les Espagnols jusqu'à Elisondo. Deux cents prisonniers, quatre canons, six mille fusils, furent les trophées de cette victoire.
La division campa sur les positions conquises, le 25 et le 26, attendant des nouvelles du centre et de la droite.
La colonne **MONCEY** s'était arrêtée à San-Estévan, dont le pont sur la Bidassoa ne put être forcé. Les émigrés de **SAINT-SIMON,** en s'y cramponnant, sauvèrent les Espagnols ; leur artillerie, leurs bagages eurent le temps de passer ; lorsqu'ils se retirèrent, il était trop tard pour les poursuivre.
La vallée de Bastan était en notre pouvoir. Tous les passages qui y donnent accès avaient heureusement été forcés par la division de gauche ; mais le plus difficile restait à exécuter. Il fallait faire tomber les défenses qui couvraient le cours inférieur de la Bidassoa.
C'était la tâche qui était dévolue à la division du centre (**Delaborde**) ; nous allons voir comment elle sut s'en acquitter.

La redoute de la Baïonnette.

Un ensemble de quatre redoutes couvrait le pays rude et montueux qu'on nomme *Cinco-Villas,* et constituait une position très forte, qui barrait d'une part la communication entre Biriatou et Béra par les redoutes du Commissari et du Rocher, d'autre part la gorge d'Ohlette par la redoute Marie-Louise, protégeant le camp des Emigrés ; enfin, le chemin de Sarre, par la redoute Sainte-Barbe, sur les pentes qui regardent la Rhune.

Trois colonnes eurent chacune pour objectif ces différentes redoutes :
DELABORDE, par la gorge d'Ohlette, marcha contre la redoute Marie-Louise.
Le général **CAMBRAI** eut pour objectif le fort de Sainte-Barbe.
Enfin, la 148e demi-brigade, sous les ordres du général **DESSEIN**, reçut la mission d'attaquer de front les redoutes de Commissari et du Rocher, en partant de la montagne de Mendale.
La tâche était rude.
Le roc de Commissari présente deux mamelons élevés et d'un accès très difficile, surtout du côté de la France ; ces mamelons, qui dominent la chaîne au centre de laquelle ils sont placés, se trouvaient couronnés par deux redoutes, dont l'une, celle de gauche, était étoilée, entourée d'un fossé profond, garnie sur son pourtour extérieur de chevaux de frise ; six rangées de puits ou trous de loup, avec pieux et planches, hérissées de gros clous, défendaient les approches du fossé.
La redoute de droite, dite du Rocher, fortifiée avec soin, n'était défendue à la gorge que par une traverse.
Ces deux redoutes étaient reliées entre elles par un retranchement à redans, derrière lequel on avait construit des baraques pour le logement des défenseurs, au nombre de huit cents, sous les ordres du brigadier **CAGIGAL**.
A 9 heures du soir, le 6 thermidor (24 juillet), on se met en route et, après des difficultés de marche très grandes, puisqu'il fallait passer homme par homme, file par file, en pleine nuit, sur le sommet

de la montagne de Mendale, bordée à droite et à gauche de gorges impraticables, on arriva à portée de pistolet, en face de l'intervalle des deux redoutes, à 3 heures du matin.
Les postes avancés avaient été facilement enlevés, mais l'éveil était donné, et la mitraille, la mousqueterie, les boulets faisaient rage déjà, car les deux redoutes croisaient leur feu sur le point de rassemblement. Là, les bataillons se groupent, la colonne d'assaut se forme en silence ; et, lorsque le pas de charge retentit, tête baissée, baïonnette basse, en masse comme la phalange, on fonce sur le centre du retranchement, entre les deux redoutes.
On est repoussé, les pertes sont énormes, on hésite mais **DESSEIN** connaît son monde ; il appelle à sa suite les plus braves ; tous les combattants sont ses camarades, il a conquis ses grades au milieu d'eux ; il crie leurs noms, il excite les courages. **DUMAS**, quoique blessé, se multiplie ; on remonte à l'assaut, et on franchit de nouveau les retranchements, qui, cette fois, restent en notre pouvoir.
La baïonnette a fait merveille, et l'Espagnol se retire dans les redoutes. **DESSEIN** s'aperçoit que la gorge de celle du Rocher est ouverte ; il franchit la traverse qui en défend l'entrée, on le suit et on éventre les défenseurs sur leurs pièces, qu'on tourne immédiatement contre la redoute étoilée.
Ce succès réchauffe l'enthousiasme, le *Ça ira*! retentit, les blessés eux-mêmes crient victoire, on se précipite sur cette dernière redoute, la plus forte. Des fascines, des échelles, les planches de baraques sont jetées sur les trous de loup ; on marche ; sur les pointes de clous, on arrache les chevaux de frise, et, sous les balles, les boulets, la mitraille, on franchit tous les obstacles ; dans le fossé on reprend haleine, l'escalade du talus n'est plus rien ; tous sautent bientôt dans la redoute, et, de nouveau, la terrible baïonnette fait son œuvre.
Mais voilà que de l'autre côté, par l'est, la colonne **DELABORDE** monte aussi à l'assaut. Egarée pendant la nuit dans la gorge d'Ohlette, le bruit de la fusillade l'a remise sur le bon chemin. Elle veut participer aussi à la victoire et court directement à la redoute étoilée, passant entre la redoute Marie-Louise et le camp des Emigrés, qu'elle néglige.
Alors **CAGIGAL**, le vaillant défenseur, cerné de toutes parts, ne songe plus qu'à sauver les derniers survivants de ses soldats. Il se décide à se rendre et tend son épée.
Mais les républicains, surexcités, se précipitent sur lui et vont le tuer.
Il est blond, jeune, beau, on le prenait pour un émigré, et il aurait été victime de cette méprise si **DESSEIN** n'était arrivé à temps pour le couvrir de son corps et de son autorité reconnue par tous[1].
Les Espagnols se rendent : il n'en reste plus que 320, avec 12 officiers ; la baïonnette, l'arme terrible des Français, a eu raison des autres.
Aussi **GARRAU**, le représentant du peuple, qui est entré dans la redoute avec les colonnes d'assaut, veut que ce magnifique fait d'armes reste à jamais mémorable. Il proclame devant tous que la redoute conquise s'appellera désormais la *redoute de la Baïonnette.*
500 hommes, 33 officiers manquaient après ce combat dans les rangs de la 148e.

Les représentants du peuple écrivirent :

A l'attaque de la vallée de Bastan, l'infanterie légère était commandée par le brave **LA TOUR D'AUVERGNE**. Il a donné des preuves de cette intelligence, de ce sang-froid, de ce courage, de cette audace républicaine, de cet amour de la patrie qui assurent nos succès.
A notre demi-brigade revient toute la gloire de cette brillante victoire ; revendiquons-le fièrement.
En suivant le sentier qui, de Jolimont, conduit en Espagne, à Béra, juste sur la frontière, on rencontre une sépulture : c'est là que reposent les braves de la 148e demi-brigade. Honneur à eux !

1 Un tableau rappelant cet épisode orne les murs de la salle des rapports du 148e, actuellement en garnison à Givet.

Enlèvement de la montagne Saint-Martial.

———

Prise de Fontarabie et de Saint-Sébastien.

Les combats glorieux des 24, 26 et 27 juillet 1794 amenèrent l'évacuation immédiate de Béra, Lesacca et Biriatou ; il se produisit ainsi un trou dans la ligne de défense espagnole ; les débouchés des vallées de Lérins sur Erazun, et de Lanz sur Pampelune, furent ouverts à l'invasion.
Néanmoins, le comte **de COLOMÉRA** ne se décida point encore à la retraite : confiant dans la force du camp de Saint-Martial, dont les Espagnols perfectionnaient les fortifications depuis quinze mois, il donna l'ordre au lieutenant général **GIL** d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité, tandis qu'**URRUTIA** garnirait de ses troupes les défenses qui bordaient la rive gauche de la Bidassoa depuis Biriatou jusqu'à Béhobie.
Cette position était très forte : des feux croisés balayaient tout le cours de la rivière, dont le milieu était barré par une double rangée de palissades. De forts retranchements défendaient les lieux guéables, et, au pas de Béhobie, sur la grande route de Madrid, six batteries étagées couvraient le flanc de la montagne Saint-Martial, dont le camp retranché occupait le sommet. 12.000 Espagnols étaient chargés de la défense.

La 148e allait bientôt se mesurer avec eux, car, après le rude coup de main donné à la division du centre, **DESSEIN** avait ramené la demi-brigade à la division de droite, dont elle faisait toujours partie.
C'était au tour de cette division à agir. Il fallait, pour être maître du cours entier de la Bidassoa et des deux rives, faire tomber la formidable position qu'elle avait devant elle.
Ce fut l'objet de la décision prise par le conseil de guerre que **MÜLLER** réunit le 10 thermidor (28 juillet) an II, à Lesacca.
Après son succès, la division **DELABORDE** avait passé la rivière, et était arrivée le 9 mars dans cette ville. Elle y avait rejoint le général **MONCEY**, qui, toujours avec les grenadiers de **LA TOUR D'AUVERGNE**, les compagnies basques et deux bataillons, dont le 1er de la 14e avec **GRAVIER**, avait traversé la montagne d'Atchiola par d'affreux chemins, et était arrivé, non sans peine, à Lesacca, pour prendre part à l'attaque qui se préparait.
Le conseil de guerre, en effet, avait décidé que cette attaque aurait lieu le 14 thermidor (1er août 1794) ; que **FRÉGEVILLE**, avec la division de droite, attaquerait le camp de front, tandis que **MONCEY** et **DELABORDE**, escaladant le versant nord de la montagne de Haya, se porteraient sur Saint-Martial ou sur Irun, suivant les circonstances.
Donc, le 1er août, tandis que **FRÉGEVILLE** se présentait au pas de Béhobie avec deux bataillons, **DESSEIN** amenait la 148e et deux autres bataillons, par une gorge presque inaccessible, jusqu'à Biriatou ; là, ses hommes se jetèrent résolument à l'eau, arrachèrent les palissades sous le feu croisé de deux batteries, et gravirent en combattant le revers de la montagne de Saint-Martial. Pris ainsi par son côté faible, le camp se trouvait tourné, ses défenseurs n'y restèrent pas. Les quatre bataillons de **DESSEIN** suffirent à mettre en fuite les 12.000 Espagnols qui s'y trouvaient.
Bel exemple de l'ascendant moral!
Ce fut une vraie déroute, dont le désordre se trouva encore augmenté par de formidables explosions de magasins de munitions ; l'ordre de les faire sauter ayant été exécuté prématurément, les fuyards furent décimés.

Les régiments de Réding, d'Ultiona, les gardes wallonnes soutinrent cependant la retraite avec courage ; ils formèrent l'arrière-garde et se retirèrent sur la position d'Ernani, où l'armée espagnole fut ralliée.
Pendant ce temps, le général **FRÉGEVILLE** et **GARRAU**, le représentant du peuple, avaient couru à Fontarabie avec trois cents hommes d'élite. Ils s'emparèrent de la redoute du Capucin, sur une hauteur voisine de la ville, puis poussèrent jusqu'aux portes.
Mais, là, une décharge à mitraille, qui tua trois hommes à leurs côtés, les arrêta. Ils parlementèrent.
NOLLET, capitaine au 1er hussards ; **LAMARQUE**, capitaine de grenadiers, adjoint à l'état-major, furent envoyés au commandant de Fontarabie pour lui annoncer la défaite des Espagnols et le sommer de rendre la place.
Trois heures après, c'était chose faite ; les huit cents hommes de garnison déposaient leurs armes sur les glacis et restaient prisonniers de guerre.
200 bouches à feu, 1.600 tentes, 2.000 prisonniers, d'abondantes munitions de guerre et de bouche, 10.0001 fusils, 4.000 obus et six drapeaux furent les trophées de cette journée du 1er août.
Ils auraient été bien plus considérables si les divisions **MONCEY** et **DELABORDE** avaient pu parvenir en temps opportun sur la montagne de Haya. Mais le brouillard les arrêta un jour entier ; des chemins affreux, dans des défilés impraticables, les ralentirent ; lorsque **MONCEY** arriva à Oyarzun, les Espagnols étaient passés. Leur parc et leurs bagages seuls restèrent aux mains des républicains.

Quelle victoire que celle que nous venons de remporter : trente redoutes hérissées de canon, une ville de guerre, dite pucelle, devant laquelle **Berwick** faillit perdre sa gloire et son armée ! 12.000 hommes pour soutenir et défendre tous ces ouvrages, une rivière à passer sous des batteries nombreuses et supérieurement placées! Eh bien, tout cela a été pris et enlevé dans l'espace de dix à douze jours. Les soldats de cette armée ne sont pas des hommes, mais des démons et des dieux !

Telle fut la lettre enthousiaste par laquelle le représentant du peuple **GARRAU** annonçait nos victoires à la Convention. En même temps **LAMARQUE**, adjudant général, lui apportait les drapeaux conquis.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport du comité de Salut public, décréta :

ARTICLE PREMIER. — L'armée des Pyrénées occidentales a bien mérité de la patrie, principalement dans la journée du 14 thermidor.

ART. 2. — Les nouvelles officielles de cette armée sur la prise de Fontarabie, de Saint-Martial et d'Irun seront imprimées et envoyées sur-le-champ aux autres armées de la République.

Digne récompense, à laquelle, nous l'avons vu, la 148e demi-brigade avait sa grande part.

Mais là seulement ne se bornaient pas nos succès ; Saint-Sébastien venait de tomber en notre pouvoir.
D'Irun à Saint-Sébastien, par la grande route, il y a quatre lieues, mais la traverse qui borde la mer est plus courte : elle passe par la fonderie de Renteria et gagne le petit port du Passage, dont le bourg forme une seule rue, serrée entre les montagnes et la baie.
L'entrée de ce petit port de pêcheurs est une gorge étroite entre deux rochers, qui ne livre passage qu'à un seul bateau ; de là son nom.

Il faut ensuite traverser la baie, ce qui est possible à marée basse ; puis, par un pont jeté sur l'Urruméra, on atteint Saint-Sébastien.
Quant à la grande route, elle se détache de celle de Madrid à Ernani, où se trouve, sur les hauteurs entre l'Urruméra et l'Arrézo[1], une position essentielle, que le général **CARO** avait désignée aux Espagnols en cas de malheur.
Là, en effet, se rallièrent tous les défenseurs de la vallée de Bastan, les troupes de Biriatou et Béra, les fuyards de la montagne Saint-Martial. C'est contre eux que le général **MÜLLER** dirigea, le 3 août, les divisions **FRÉGEVILLE** et **DELABORDE**.
Mais suivons d'abord **MONCEY** ; sa division passa la traverse, s'empara de Renteria, refoula les Espagnols, qui tentèrent une résistance énergique pour barrer le passage, et, le 17 thermidor (4 août), couronna les hauteurs voisines de Saint-Sébastien.
Cette division, nous l'avons vu, se composait des grenadiers et des compagnies basques.
Une seule pièce de 8 avait pu être amenée.
La ville, située au pied d'un rocher que couronne la citadelle, est réunie à la côte par une étroite bande de sable ; elle n'est défendue, du côté de la terre, que par un ouvrage à cornes, et, de plus, les hauteurs voisines à l'est et au sud sont dominantes ; aussi la citadelle, plutôt prison qu'ouvrage défensif, n'avait pas de valeur.
La garnison était forte de 2.000 hommes qui voulaient se défendre, mais les habitants étaient divisés. Leur alcade, nommé **MICHELENA**, penchait, dit-on, vers les idées républicaines ; les horreurs de la guerre l'effrayaient ; la résistance était donc douteuse.
MONCEY, l'ayant appris, résolut d'en profiter. Il dépêcha **LA TOUR D'AUVERGNE** pour haranguer les Espagnols et les intimider. Le chef des grenadiers se présente aux portes tout seul ; on l'entoure, on le mène au gouverneur, et, en pleine place publique, il raconte dans leur langue aux Espagnols la défaite de leurs troupes ; il montre les Français couronnant les hauteurs ; il menace.
L'alcade, les habitants interviennent ; alors le gouverneur hésite :
— Mais, seigneur capitaine, vous n'avez pas tiré un seul coup de canon sur la citadelle ; faites-moi au moins l'honneur de la saluer ; sans cela, vous sentez bien que je ne puis vous la livrer.
— Qu'à cela ne tienne! répondit LA TOUR D'AUVERGNE.

Il retourne au camp et fait tirer sur Saint-Sébastien la seule pièce que possède **MONCEY**.
Tous les canons de la place, il y en avait cent trente, répondent aussitôt ; satisfaction était donnée au gouverneur !
La capitulation fut signée le même jour ; en voici les termes :

Au nom de la République française :

ARTICLE PREMIER. — Le gouverneur de la ville et de la citadelle de Saint-Sébastien les livrera aux troupes de la République dès qu'elles se présenteront.

ART. 2. — Le garnison sortira de la citadelle ou de la place tambour battant, drapeaux déployés, ira se former en bataille sur le glacis ; arrivée là, elle déposera les armes et sera prisonnière de guerre.

ART. 3. — Il sera accordé six chariots découverts pour le transport des équipages de la garnison seulement ; ces équipages seront vérifiés en sortant de la place par un commissaire des guerres.

ART. 4. — Les magistrats de la ville en remettront les clefs.

1 Ou le Leizarun, qui sont les deux noms de cette rivière.

ART. 5. — Les vaisseaux de guerre ou autres bâtiments actuellement en rade ou dans le port, ainsi que leurs cargaisons, appartiendront à la République, excepté ceux dont les habitants justifieront être propriétaires.

ART. 6. — Les décrets de la Convention nationale ayant consacré la liberté des cultes, l'arrêté des représentants du peuple près cette armée du 30 messidor en ayant assuré aux habitants du pays conquis le libre exercice, le général croirait faire naître un doute injurieux sur l'exécution des lois de la République que d'en faire un article exprès de capitulation.

Art. 7. — Quant aux autres demandes, relatives à des intérêts particuliers, le général prévient les habitants qu'ils pourront adresser leurs mémoires sur ces différents objets à la Convention nationale, et aux représentants du peuple près cette armée, qui s'empresseront de faire droit à leurs réclamations, si elles sont justes.

Les prisonniers espagnols furent envoyés à Oyarzun.
La capitulation de Saint-Sébastien nous ouvrait un port riche en approvisionnements considérables en munitions de guerre, en froment, en riz, étoffes, chanvre, en cuivre, fer, poudre et plomb.
La population reçut nos soldats avec des démonstrations de joie.
La garde de la ville et de toutes ses richesses fut confiée à notre demi-brigade, fort éprouvée par les derniers combats.
Le 5 août, le général en chef **MÜLLER** forma quatre divisions avec les trois qui avaient pénétré en Espagne. Ces divisions prirent des numéros, pour se conformer au nouveau règlement sur le service en campagne. Les trois bataillons de la 148e demi-brigade furent réunis et placés dans la 1re brigade de la 1er division (général Frégeville), qui était chargée de la défense de Saint-Sébastien, du Port-de-Passage et d'Ernani[1].
Les deux premiers bataillons de la 148e eurent Saint-Sébastien pour garnison ! le troisième occupa le Port-de-Passage.
Ces postes étaient voisins, et placés sous le commandement du général **DESSEIN**, qui, avec sa brigade, gardait la droite de la ligne française, depuis Ernani jusqu'à la Zumaya.
D'ailleurs, le mouvement offensif était arrêté.
Sur la grande route de Madrid, d'autre part, les Espagnols n'avaient pas tenu devant les divisions **FRÉGEVILLE** et **DELABORDE** ; ils s'étaient retirés à Tolosa et les Français les avaient remplacés dans leur position d'Ernani, abandonnée sans combat. Quelques jours après, 22 thermidor (9 août), Tolosa, capitale du Guipuzcoa, tombait en notre pouvoir.

Sur ces entrefaites, le général en chef **MÜLLER**, sans cesse en lutte ou en discussion avec les représentants du peuple, préféra se retirer.
Voici la lettre, modeste et digne, qu'il adressa à cette occasion à la Convention nationale :

C'est ici le moment, Citoyens Représentants, de vous parler avec la franchise d'un vrai républicain, d'un vieux soldat qui, étranger à tout esprit d'intrigue et de cabale, n'a et n'aura d'autre ambition que celle de bien servir sa patrie. Oui, vous ne devez pas me laisser plus longtemps à la tête de cette armée, et l'époque où j'ai peut-être eu quelque part aux succès étonnants qui viennent de couronner ses généreux efforts est celle où vous devez vous occuper de nommer mon successeur. Le bien de cette même armée le veut et l'intérêt l'exige.....
Le chef se trouverait dans l'armée même si vous croyez devoir y faire un choix ; il a fait preuve de capacité, de zèle et de valeur ; il jouit, ainsi que moi, de la confiance du soldat ; c'est le général Moncey, duquel vos

1 Capitaine E. Simond. Le capitaine La Tour d'Auvergne.

collègues, qui l'ont accompagné dans son invasion de la vallée de Bastan, vous ont certainement rendu un compte avantageux.

Bien que **MONCEY** eût cru devoir refuser ce commandement, le comité de Salut public passa outre ; par décret du 30 thermidor (17 août), il fut nommé général en chef, et **MÜLLER**, emportant les sympathies de tous, ainsi que leurs regrets, rejoignit l'armée des Alpes, dans laquelle il avait demandé à servir comme simple divisionnaire.

Invasion de l'Espagne.

———

Conquête de la vallée de Roncevaux.

La dictature de **ROBESPIERRE** venait de prendre fin au 9 thermidor (27 juillet) ; nos armées débordaient sur toutes les frontières. Dans le Midi, les Pyrénées forcées, Fontarabie, Saint-Sébastien ouvrent la Péninsule.
C'est **MONCEY** qui conduit nos troupes à l'invasion de l'Espagne. Il est maintenant général en chef.
La tâche qu'on lui a imposée est lourde.
Le général **MÜLLER**, malgré ses qualités militaires, paralysées par une grande indécision de caractère, y avait usé toute sa patience et son crédit, non seulement à combattre l 'Espagnol, mais à lutter contre les représentants en mission, qui discutaient, désapprouvaient ses projets et voulaient imposer leurs vues. Il fallait recourir au comité de Salut public pour trancher les différends ; autant de retards préjudiciables aux opérations.
Cet état de choses, aux Pyrénées, ne fut cependant pas trop nuisible aux opérations projetées, car on attendait des renforts de la Vendée. Ils n'arrivèrent qu'à la fin de septembre ; jusqu'à ce moment, rien d'important n'eut lieu.
Une expédition[1] sur Oudaroa, petit port du golfe de Biscaye, est cependant à signaler. Elle réussit parfaitement et fut exécutée par 600 chasseurs et 300 hommes de la 148e, sous les ordres du général **SCHILT**. Après une marche forcée et un combat de sept heures, ils culbutèrent 4.000 Espagnols, et jetèrent dans la mer onze pièces de canon qui armaient leurs retranchements.
MONCEY, jugeant que l'armée, appuyant sa droite à Tolosa, prêtait le flanc aux Espagnols, voulut sagement la retirer derrière l'Orio, à Ernani, Mais **GARRAU** s'y opposa. Il estimait que la conquête de Tolosa avait fait trop de bruit pour qu'on l'abandonnât sans y être contraint. En conséquence,, l'armée dut y rester, élevant des retranchements sur la route de Madrid, qu'heureusement les Espagnols ne nous disputèrent pas.
Ils s'organisaient pendant ce temps, à la suite d'une habile proclamation où le duc **de la ALCUDIA,** le futur prince de la Paix, faisait appel à leur patriotisme et à leur religion ; le comte **de COLOMÉRA,** général en chef, avait obtenu ce que les Guipuzcoains avaient jadis refusé à son prédécesseur **Ventura CARO** : toutes les provinces limitrophes de Castille se levèrent en masse[2] ; les autres apportèrent l'appoint de leurs richesses.
La Biscaye, dont le contingent s'éleva à plus de 30.000 hommes, en envoya 4.000 dans les montagnes d'Elosna, autant à Bergara, pour couvrir Pancorvo, boulevard de la Castille. Les gorges de Lecumberry et le port d'Arraïz, qui mènent à Pampelune, furent barrés, coupés.

1 Rapport du général Schilt.
2 Rapport du général Schilt au général en chef Moncey. (Archives de la guerre.)

Plus à l'est, à Lanz, 2.000 hommes fermèrent le col de Belate ; 12.000 défendirent les débouchés de la vallée de Roncevaux.
De notre côté, **MONCEY** avait fait approuver en conseil de guerre, le 22 fructidor (7 septembre), un projet d'attaque générale. Il fallut un long mois pour obtenir l'assentiment du comité. Ce ne fut qu'en vendémiaire (milieu d'octobre) qu'on put l'exécuter.
Entre temps, les bataillons de la Vendée, des Mayençais, étaient arrivés. On les laissa se reposer ; on les pourvut du nécessaire dont ils manquaient ; quelques mouvements de concentration furent exécutés, et, le 25 vendémiaire (15 octobre), l'attaque se prononça.
Par le col de Belate et Lanz, on menace directement Pampelune, et, si on atteint à l'est Çubiri et Viscarette, on coupe la route qui vient de Roncevaux par Burguette, la vieille chaussée de Charlemagne.
C'était la tâche réservée à la *colonne infernale*[1].
Cette troupe d'élite, forte de 12.000 hommes, comprenait, outre les trois compagnies de grenadiers de la 148e, parties le 11 octobre de Tolosa, sous le commandement de **LA TOUR D'AUVERGNE,** pour aller à Saint-Estevan se mettre sous les ordres du général **DELABORDE**, les troupes qui venaient de Vendée et de Mayence.
Le 16 et le 17, la colonne infernale attaqua la fonderie royale d'Eguy, défendue par un corps de 4.000 Espagnols sous les ordres du général **FILANGHIERI**, dont le quartier général était à Lanz. **LA TOUR D'AUVERGNE**, à la tête de ses grenadiers et d'une compagnie de chasseurs basques, attaqua la redoute d'Eguy, l'emporta à la baïonnette et mit en fuite l'ennemi, qui laissa entre ses mains de nombreux prisonniers, 10 chevaux, 16 mulets, 2 pièces de canon de 8 et deux caissons d'artillerie.
Le général **FILANGHIERI**, essayant de faire un retour offensif, vint prendre position sur les hauteurs de Mesquiritz, avec 6.000 hommes ; mais les grenadiers de la 148e se ruèrent sur les Espagnols, qui, mis en déroute, ne parvinrent qu'avec peine à rejoindre la division du duc **d'OSSUNA** à Burguette. Le représentant du peuple **GARRAU** chargea vigoureusement avec la cavalerie. **LA TOUR D'AUVERGNE** fit 730 prisonniers.
De ce côté, **MENDIZABAL** et **SAINT-SIMON** avaient été chassés par le général **MANCO** du camp de Cruchespil, tandis que **MONCEY**, d'autre part, du plateau de Yéropil, d'où on descend dans la vallée de l'Irati, avait marché de front contre Orbaïcette, que **MARBOT**, parti d'Otchagavia, était venu attaquer à revers. Cette importante fonderie de cuivre était défendue par 2.500 Espagnols, mais ceux-ci purent échapper par le pas de Navato et décamper sur Aoyz, seul refuge qu'avait trouvé le duc **d'OSSUNA**, enveloppé de toutes parts, et qu'un retard de la colonne infernale sauva d'une perte certaine.
Cette colonne, qui avait été égarée par des mauvais guides, marcha quarante-trois heures sur quarante-huit par un temps affreux, mais ne put arriver à Burguette que le 18 au matin, au lieu de s'y trouver le 17, comme elle en avait reçu l'ordre. En signalant ce remarquable effort, **MONCEY** ajoutait dans son compte rendu :

La colonne de Tardetz, après quatre jours de marche dans des montagnes presque inaccessibles, n'ayant eu pour toute subsistance que trois biscuits, ne s'est pas plainte et s'est contentée de crier : « Vive la République ! » lorsque, arrivée à Orbaïcette, je n'ai pu lui faire donner du pain qu'elle m'était venue demander.

1 Cette colonne, qui prit le nom de colonne infernale à cause de l'excellence des troupes qui la formèrent, ne resta pas longtemps constituée ; la légende en a d'ailleurs exagéré les exploits.

Les résultats, dit Jomini, furent 40 pièces d'artillerie, 1.500 prisonniers ; la mâture d'Irati[1], les fonderies d'Eguy et d'Orbaïcette, estimées 32 millions, avaient été détruites par les Espagnols.
La conquête de la vallée de Roncevaux eut un grand retentissement et fut célébrée par la Convention. L'armée détruisit une pyramide commémorative de l'échec éprouvé par Charlemagne, et **MONCEY** écrivit au comité de Salut public :

Ce monument honteux qui, depuis mille ans, attestait dans la plaine de Roncevaux la défaite de nos pères, a été abattu par les mains triomphantes de leurs fils républicains.

Les conventionnels **BAUDOT** et **GARRAU** tinrent à rendre compte également de la destruction de cette pyramide :

Le drapeau de la République flotte aujourd'hui où était le drapeau de l'orgueil des rois, et l'arbre nourricier de la liberté a remplacé la massue destructive du tyran. Une musique touchante et guerrière a suivi cette inauguration ; les mânes de nos pères ont été consolés, et l'armée de la République a juré de vaincre pour la gloire du nom français de tous les âges et pour le bonheur de la postérité.

MONCEY faisait ainsi allusion à une massue qui se trouvait à l'antique monastère de Roncevaux, et qui, d'après la tradition, avait appartenu à Roland. Les Espagnols, en battant en retraite, incendièrent le village de Burguette, et mirent aussi accidentellement le feu à ce monastère, où se trouvait une paire de sandales que l'archevêque **TURPIN** perdit en s'enfuyant, d'après la même tradition.
LA TOUR D'AUVERGNE, quoique malade, avait à cœur cependant de ne pas abandonner ses compagnons d'armes ; il resta donc à sa compagnie de grenadiers, heureux de participer encore aux succès de l'armée des Pyrénées, qu'il ne quitta qu'à la fin de la campagne de 1794.

Il ne sera sans doute pas inutile de citer une lettre du général **MONCEY**, qui donne assez exactement la mesure de l'action personnelle de **LA TOUR D'AUVERGNE** dans les opérations qui ont signalé la conquête de la vallée de Roncevaux, le 4 thermidor an II et le 25 vendémiaire an III.

Le général Moncey croit qu'il est de la justice de rectifier une erreur qui s'est glissée dans l'état de services du citoyen LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET ; on a oublié de dire qu'à l'attaque du fort de Maya, défendu par 300 hommes et 4 pièces de canon, LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET s'empara de ce poste important, des deux magasins, dont un d'armes et un de munitions de guerre, à la tête de la colonne, des grenadiers qu'il commandait ; qu'à l'affaire du 25 vendémiaire, il attaqua, avec les grenadiers de la colonne infernale et une compagnie de chasseurs basques, l'arrière-garde d'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie de l'armée espagnole. L'ennemi, dans cette affaire, laissa sur la place nombre de cavaliers et de fantassins, 10 chevaux, 16 mulets d'équipages, 2 pièces de canon qui protégeaient sa retraite et 2 caissons d'artillerie ;
Que le même jour, les grenadiers, commandés par LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET, attaquèrent et contribuèrent puissamment à la défaite entière d'un corps de 5 à 6.000 Espagnols retranchés sur les hauteurs de Biscarret et Guerendain : dans les deux actions, il fut fait 730 prisonniers.
C'est pour réparer cet oubli que je donne la présente attestation au citoyen LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET.

Paris, le 30 germinal an IV de la République.

Le général en chef, MONCEY.

1 Importante fabrique de mâts pour la marine.

BEYLAC, dans son mémoire sur la campagne des Pyrénées occidentales, nous renseigne sur la façon de combattre des grenadiers de la colonne infernale. Peut-être sera-t-il intéressant de lui emprunter les lignes suivantes :

Les grenadiers formèrent un corps distinct et séparé… C'était un corps d'élite aussi formidable par sa vigueur et son invincible courage que par le choix de ses chefs. LA TOUR D'AUVERGNE, guerrier illustre, formait des héros de tous ceux qui le suivaient Quoique, comme les autres corps de ligne, les grenadiers manœuvrassent sur trois rangs, ils furent employés néanmoins fort longtemps en troupes légères. Vers la fin de la campagne, le général en chef Moncey, par son ordre du 13 floréal an III, ordonna que les grenadiers combattraient en ligne et jamais en tirailleurs. On conçoit qu'exposer sans relâche aux fatigues et aux hasards meurtriers des escarmouches la plus robuste portion de l'armée, c'était la détruire en détail, c'était énerver la ligne qui décide des batailles.
A la fin de la guerre, les compagnies de grenadiers étaient fort affaiblies, et renfermaient beaucoup de postiches, c'est-à-dire des hommes tirés prématurément des compagnies dit centre, pour remplacer les grenadiers tues ou absents.

Pour rendre notre victoire décisive, il eût fallu poursuivre l'ennemi, ne lui donner aucun repos et lui livrer bataille sous les murs de Pampelune avant qu'il ait eu le temps de revenir de sa première stupeur.
Telle était bien l'intention de **MONCEY**, mais un ouragan épouvantable vint l'arrêter au milieu de ses succès ; une pluie battante accompagnée de grêle et de vent, qui dura plusieurs jours sans discontinuer et reprit encore avec la même fureur après un moment de relâche, refroidit l'ardeur des troupes. On dut s'arrêter et endurer de cruelles souffrances, car le transport des vivres et des malades fut rendu impossible, et la dysenterie causait de jour en jour des ravages plus grands dans l'armée exténuée par des froids anormaux.
De ce côté, nous n'avions eu que les trois compagnies de grenadiers, avec **LA TOUR D'AUVERGNE** dans la colonne infernale, Le 3e bataillon de la demi-brigade était resté à Saint-Sébastien, le 2e avait été envoyé à Ernani ; le 1er bataillon seul avait pris une part active aux opérations, en secondant les attaques de la division **FRÉGEVILLE** sur Lecumbery.
C'était une diversion que **MONCEY** avait ordonnée, afin d'empêcher les troupes campées sous Pampelune de secourir celles attaquées dans la vallée de Roncevaux. Le col de Goritty, défendu par 2.000 Espagnols, les gorges et le village de Lecumbery, où s'étaient retranchés 6.000 hommes et 800 paysans, furent emportés de vive force. **MONCEY**, dans un ordre du jour du 22 vendémiaire (12 octobre), avait donné la manière de procéder :

Votre courage se lassait de son inaction, avait-il dit à ses troupes ; il est arrivé le moment où vous devez le déployer tout entier..... Point de coups de fusil ; l'arme au bras, au pas de charge, gagnez du terrain, et vous serez vainqueurs.

C'est ainsi qu'on avait procédé, et, de toutes parts, on entourait Pampelune. Mais on resta là dans l'inaction, car le général en chef jugeait la saison trop avancée pour permettre, dans les montagnes, le transport d'un matériel de siège, et il ne voulait pas, dans ces conditions, courir la chance d'une défaite. En conséquence, il jugea nécessaire de se retirer, pour faire prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver. Mais les représentants, qui, eux, opinaient pour le siège, s'y refusèrent.
Un mois se passa, et lorsque le comité de Salut public eut tranché la question en autorisant la retraite, celle-ci était devenue délicate. Elle commença néanmoins à la fin de novembre. **MONCEY**, qui, par sa droite, s'appuyait à la rivière Déba, avait résolu, pour se ménager un

débouché en Biscaye, l'année suivante, de se maintenir dans cette province et d'abriter son centre derrière l'Orio, en retirant sa gauche dans la vallée de Bastan.
Cette retraite de la gauche et du centre fut heureusement masquée par une vive attaque de notre droite, qui eut lieu les 7 et 8 thermidor an III (27 et 28 novembre).
Les Espagnols avaient mis à profit le temps écoulé, ils s'étaient renforcés. Ils avaient même remporté quelques avantages dans des affaires de postes, qui, heureusement, n'avaient pas eu de conséquences. A leur gauche, le marquis **de RUBY**, avec 4.000 hommes, se trouvait dans les montagnes d'Elosna, couvrant Bergara et gardant la rive droite de la Déba, que le lieutenant général **GIL**, posté plus au nord, défendait aussi.
La brigade **SCHILT** marcha de Guétaria contre ce dernier.
La brigade **LAROCHE** comprenait les 1er et 2e bataillons de la 148e et onze compagnies de grenadiers, sous les ordres du chef de bataillon **GRAVIER**, ancien sergent-major de **LA TOUR D'AUVERGNE** en 1792, ce qui n'empêcha pas le vieux capitaine, commandé par son sous-officier de la veille, de marcher avec autant de zèle que d'ordinaire. Cette brigade partit de Tolosa pour attaquer de front Ruby, auquel la division **FRÉGEVILLE** devait venir couper la retraite à Mondragon.
L'attaque du côté de notre demi-brigade par Elosna ne fut ni longue ni meurtrière. En un instant, les Espagnols, mis en pleine déroute, laissèrent 300 morts sur le champ de bataille, 200 prisonniers, 4 drapeaux, 5.000 fusils, un canon et la caisse militaire. Le général **RUBY** lui-même dut passer la Déba à la nage, laissant, pour s'échapper, son habit brodé aux mains d'un tambour qui le poursuivait.

Les Français trouvèrent à Bergara des magasins considérables de vivres et de munitions de guerre, ainsi que beaucoup de matières d'or et d'argent provenant de vases et de décorations d'églises, « que le pieux général avait dévotement pillées lui-même, pour éviter la profanation des Français ». (Rapport des représentants du peuple.)
Malheureusement, **FRÉGEVILLE**, égaré par ses guides, n'arriva pas en temps utile à Mondragon. Pendant que le reste de l'armée se retirait, il avait culbuté à Irurzun l'avant-garde du général **URRUTIA**, et tourné à droite pour remonter l'Arga, mais il subit des retards dans les montagnes, vers les sources de la Déba ; le marquis **de RUBY** put s'échapper, ainsi que **GIL**, battu à Plasencia par le général **SCHILT**.
Ce fut la fin des opérations de la campagne de 1794. Quelques jours après, à Tolosa, capitale du Guipuzcoa, les bataillons victorieux formèrent un immense carré, renfermant au centre, pour trophées, les prisonniers, les drapeaux, les canons conquis. Le général en chef, en présence des représentants du peuple **GARRAU, BAUDOT** et **DELCHER**, fit déployer un étendard envoyé par la Convention nationale.
Ces mots y reluisaient en lettres d'or :

A L'ARMÉE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES
LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAISSANT

Une couronne de chêne était jointe à l'envoi ; **MONCEY** la suspendit à la lance du drapeau, puis il dit à ses compagnons d'armes :
Citoyens, la patrie honore vos premiers efforts, en vous offrant cet étendard. Vous y répondrez par de nouveaux succès. Elle vous décerne la couronne civique, répondez-y par des vertus, dont le bienfait est la dette des vainqueurs et le droit des vaincus.

Les drapeaux espagnols furent apportés, foulés aux pieds, puis envoyés à la Convention.

Le lendemain, les deux premiers bataillons de la 148e demi-brigade rejoignirent à Saint-Sébastien le troisième, qui n'avait pas quitté cette ville.

Hiver de l'an III[1]. — Epidémie.

Reprise des hostilités. — Paix de Bâle.

Les opérations militaires ne reprirent pas leur cours avant la fin du printemps de 1795. Floréal et prairial se passèrent aux Pyrénées sans événement important.
Au commencement de l'année 1795, une terrible disette s'était fait sentir presque partout ; à l'armée des Pyrénées occidentales, le manque de moyens de transport l'avait encore aggravée. Le 15 mars, le pain fit défaut, et, pendant vingt-huit jours, les soldats durent se contenter de six onces de riz et de deux onces de légumes secs par ration. Néanmoins, la résignation la plus exemplaire et une exacte discipline ne cessèrent de régner.

Que de privations de tout genre l'armée des Pyrénées occidentales n'a-t-elle pas endurées ! disait Moncey dans son rapport. Elle a vu, faute de fourrage, périr toute sa cavalerie, tous ses chevaux d'artillerie et de transport ; elle a été pendant vingt-trois jours, dans la saison la plus rude, sans pain Il n'a rien moins fallu que le républicanisme des braves soldats pour ne pas la voir entièrement désorganisée.

BAILAS, commissaire des guerres, acteur et narrateur de cette campagne, cite la garnison de Saint-Sébastien comme ayant donné un exemple rare de patience et de dévouement :

Quoique tourmentée par la faim, dit-il, cette garnison n'attenta jamais à la propriété des vaincus, pour qui des pains blancs, de la plus grande beauté, étaient étalés chaque jour dans toutes les boutiques.

Cet hommage était rendu à la discipline de la 148e demi-brigade, qui tenait garnison à Saint-Sébastien. Une grave épidémie avait, pendant l'hiver, décimé ses rangs, et, par suite des congés de convalescence, son effectif se trouvait affaibli de moitié, comme d'ailleurs celui des autres corps. Les bataillons avaient à peine 200 hommes, et l'effectif de l'armée était descendu de 64.000 à 33.732 hommes. Pour les mettre en état de rentrer en campagne, dès que le cours de la maladie fut enrayé, on constitua avec tous les hommes valides de chaque demi-brigade[2] deux bataillons de campagne ; les malingres ou convalescents, versés dans le troisième bataillon, dit de réserve, servirent à constituer les garnisons de seconde ligne.
Les bataillons de campagne de la 148e quittèrent Saint_Sébastien, où restait le troisième bataillon, dans les premiers jours de germinal (avril 95), et rejoignirent la première division à la droite de l'armée. Le premier bataillon, fort de 604 hommes, fut détaché, le 18 mars, à Aspeytia, à la première brigade du général **LAROCHE** ; la deuxième, comptant 641 hommes, rejoignit à Ascoytia, le 5 avril, la deuxième brigade du général **SCHILT**.
De fréquents pourparlers avaient eu lieu entre **SERVAN**, envoyé à Bayonne comme inspecteur général par le comité de Salut public, et le marquis **d'YRANDA**, délégué du gouvernement espagnol ; on crut un moment à la paix, et les opérations en furent ralenties, mais[3] l'orgueil du ministre espagnol, duc **de la ALCUDIA**, vint y mettre obstacle ; les négociations furent rompues.

1 D'après le manuscrit de M. le capitaine Gautron et l'Historique des nouveaux régiments, par le capitaine E. Simond.
2 Les corps qui n'étaient pas encore embrigadés le furent à cette époque dans l'armée des Pyrénées.
3 Jomini. Histoire des guerres de la Révolution, tome 7.

De notre côté, **MONCEY**, qui jusqu'alors avait habilement masqué le dénuement de son armée par de petites affaires d'avant-postes, avait reçu les renforts qu'il attendait de Vendée ; il ne différa plus ses attaques contre l'armée espagnole, au commandement de laquelle le prince **CASTEL-FRANCO** avait été nommé, en remplacement du vieux **COLOMÉRA**.
Considérablement renforcée par les levées qui s'étaient organisées pendant l'hiver, cette armée était répartie en deux masses : l'une sur la Déba. commandée par le lieutenant général **CRESPO**, couvrait la Biscaye ; l'autre, sous les ordres de **FILANGHIERI**, défendait la position de Lecumberry, à la rencontre des routes de Vitoria et de Pampelune, aux portes de la Navarre.

La campagne débuta, le 9 mai, par l'enlèvement de la montagne de Marquineschu, avant-ligne que les Espagnols occupaient sur la rive droite de la Déba, pour lier Elosna avec Elgoïbar, position du général **CRESPO**.
Un brouillard intense avait d'abord favorisé la brigade **SCHILT**, chargée de l'opération ; mais il faillit lui devenir funeste, car, au lieu de rentrer dans nos lignes, la brigade s'égara jusqu'à Elgoïbar, où elle fut presque enveloppée. Le général **SCHILT** se dégagea avec vigueur et rejoignit Ascoytia sans trop de pertes.
Le 20 mai, le chef de bataillon **MAZAS** fut nommé chef de la 148e demi-brigade, qu'il commanda jusqu'à l'amalgame dans la 34e de deuxième formation.
Le général **WILLOT** fut promu général de division. Dans le plan d'ensemble des opérations conçu par le comité de Salut public pour forcer l'Espagne à la paix, le rôle offensif était dévolu au général **MONCEY**. Donc, tandis que le général **MARESCOT** préparait les attaques contre Pampelune, les quatrième et cinquième divisions prirent, dès le 9 messidor (28 juin), des positions menaçantes contre les troupes qui couvraient cette place, et en même temps, à la droite, la brigade **RAOUL**, de la première division, passa la Déba à Sassiola, vers l'embouchure.
Sous le feu à mitraille de deux batteries espagnoles, avec de l'eau jusqu'au cou, les troupes du général **RAOUL** forcèrent ce passage, s'emparèrent de Montrico, sur le bord de la mer, puis se rabattirent au sud, remontant la rivière, pour prendre position sur la montagne d'Urréarégui, d'où elles menacèrent le flanc gauche de **CRESPO**.

C'était le 10 messidor (29 juin) : les généraux **WILLOT** et **SCHILT**, avec dix bataillons, au nombre desquels se trouvait la 148e demi-brigade, attaquèrent sur deux colonnes le front et la droite des Espagnols, à Elosna, tandis qu'une troisième colonne, tirée de la deuxième division, et commandée par le général **MERLE**, marchait sur Villaréal, menaçant la droite du général espagnol.
On comptait le surprendre, et, du même coup, pénétrer en Biscaye, mais, prévenu probablement, **CRESPO** ne tint que par son arrière-garde, qui résista au port Descarga le temps nécessaire pour lui permettre de s'établir plus en arrière, à Mondragon et à Salinas, à cheval sur la Déba supérieure.
Les troupes de la première division, placées sous les ordres de **SCHILT**, et avec elles les deux bataillons de campagne de la 148e, occupèrent Bergara, en face de cette deuxième position de la gauche espagnole. Elles maintinrent le général **CRESPO**, tandis que **WILLOT** et **MERLE**, par Villafranca, se rabattirent sur l'armée de **FILANGHIERI** qui, nous l'avons vu, était établie à Lecumberry, et contre laquelle une attaque générale s'exécutait.
Outre les troupes des généraux **MERLE** et **WILLOT**, trois colonnes devaient assaillir en même temps cette position, par Arraïz, Gorritty et la grande route.
Mais, le 2 juillet, **FILANGHIERI**, de même que **CRESPO**, fut prévenu en temps utile, et il put décamper avant l'attaque.

Il s'établit à Irurzun. Le général **WILLOT** le poursuivit, et, dans un rude combat, qui ne dura pas moins de douze heures (19 messidor-6 juillet), nos troupes séparèrent définitivement les deux corps espagnols ; **FILANGHIERI** se retira sur Pampelune, **CRESPO** fut rejeté sur la Castille.
Les pertes de l'ennemi s'élevèrent à 500 morts et 200 prisonniers. Les Français n'eurent que 80 hommes tués ou blessés.
MONCEY confia la poursuite de **CRESPO** à celui de ses lieutenants qui se trouvait le plus à même de la mener à bien, à son chef d'état-major, le général **DESSEIN**. Nous le connaissons, c'est le même que nous avons vu conduire avec tant d'audace et de succès notre demi-brigade à l'assaut des redoutes de la Baïonnette. La 148e demi-brigade fut encore placée sous ses ordres pour cette expédition ; nous en retrouvons le compte rendu dans les états de services du général **DESSEIN** ; le voici :

Le général, alors chef d'état-major général, s'étant rendu à Tolosa avec le général en chef, le 20 messidor an III, fut chargé du commandement des troupes de la première division pour cette expédition majeure. Ces troupes furent pourvues, au milieu des plus grandes difficultés, des munitions et objets indispensables ; elles se réunirent dans la nuit du 23 au 24 à Elgoïbar ; les vivres y furent transportés et distribués de suite.
Le 24 messidor au matin (11 juillet), la colonne se mit en marche. A la sortie d'Elgoïbar, elle rencontra l'ennemi dans l'embranchement des routes qui conduisent à Placentia et Durango. Il occupait une position qui paraissait inexpugnable, au front de laquelle se réunissaient deux rivières. La tête de l'avant-garde les passa à gué pour tourner l'ennemi, et après un feu très vif de sa part, auquel on ne répondait que par le pas de charge, il s'enfuit en laissant ses morts et beaucoup de fusils sur le champ de bataille. Le passage était libre. La colonne se remit en marche ; arrivée à hauteur des redoutes qui couvraient Ermua, l'ennemi canonna fortement ; mais bientôt tourné par l'avant-garde, il abandonna ses redoutes, les 13 pièces qu'elles contenaient et ses magasins.
La marche fut continuée sur Durango où l'on trouva 12 autres pièces de canon, 280 caissons de cartouches d'infanterie, 50 barils de poudre, 6.000 gargousses à mitraille et près de 2.000 fusils.
Devant faire une marche précipitée, n'ayant aucun moyen de transport, et laissant l'armée de Crespo sur ses derrières, le général Dessein fut obligé de faire détruire tout ce matériel.
Le 25, la colonne se porta sur Villaréal d'Alava ; le lendemain, ayant repris sa marche à 9 heures du matin, elle rencontra les avant-postes ennemis et quelque cavalerie que la tête de l'avant-garde fit promptement replier. Le village d'Ayorrabe fut bientôt emporté. Les avant-postes qui couvraient le front d'Ullibari-Gamboa furent aussi forcés. Le reste de la colonne, harassée par une marche forcée sous une pluie battante, qui depuis 48 heures n'avait pas cessé, prit position à Ayorrabe et Mendibil. C'est là qu'elle devait se réunir avec celle du général Willot, venant d'Irurzun.

En attendant, **DESSEIN**, prévenu que l'ennemi évacuait ses magasins de Vittoria, y fit marcher son avant-garde, qui somma la ville de se rendre, et prescrivit aux autorités de préparer des vivres pour le lendemain.
Ses autres troupes continrent l'armée de **CRESPO**, plus forte qu'elles des deux tiers.
Les Espagnols, couverts par la Zadora, occupaient Ullibari-Gamboa et la plaine jusqu'aux hauteurs de Salinas.
WILLOT, qui débouchait à ce moment, bouscula l'arrière-garde espagnole, occupa la position de Salinas, tandis que **DESSEIN** rejoignit son avant-garde et entra dans Vittoria, capitale de l'Alava.

Informés que **CRESPO** dirigeait sa marche sur Bilbao, et présumant qu'il voudrait défendre cette ville de commerce très importante, **DESSEIN** et **WILLOT** se réunirent dans la nuit du 29 messidor, atteignirent le même jour par une marche forcée Urdugne[1], capitale de la Biscaye, puis, le 30, Miravailles. Le 1er thermidor, ils arrivèrent à Bilbao et à Portugalette, qu'ils trouvèrent évacués ;

1 Orduna.

60 pièces de canon et des magasins considérables tombèrent néanmoins en leur pouvoir, et **CRESPO**, réduit à rien, abandonné par tous les bataillons qu'avaient fournis les provinces conquises, fut obligé de se retirer, par les montagnes, sur Pancorvo.

Nous tenions la Puébla et Miranda, que **DESSEIN** avait fait occuper, et nous allions forcer ce dernier boulevard de la Castille, lorsque **MONCEY** reçut, le 3 août, la nouvelle que la paix venait d'être signée (paix de Bâle, 22 juillet 1795).
La campagne se trouvait terminée par cette course hardie à travers les montagnes du Guipuzcoa et de la Biscaye. Ce fut un véritable raid d'infanterie, et la 148e demi-brigade y trouva l'occasion d'ajouter à sa grande renommée de courage la réputation d'intrépide marcheuse.
Les bataillons de campagne de la 148e demi-brigade restèrent jusqu'au 13 août sur les hauteurs d'Arminon, où ils étaient campés. Ils en partirent pour se rendre à Saint-Sébastien, que le 3e bataillon (de réserve) n'avait pas quitté. Ils y arrivèrent le 18, et toute la demi-brigade tint garnison dans cette place.

Un arrêté du comité de Salut public, en date du 13 août, notifié le 25, réduisit l'armée des Pyrénées occidentales, et la 148e demi-brigade reçut l'ordre d'aller rejoindre l'armée de l'Ouest, en Vendée.
Ce n'était pas encore le repos pour notre demi-brigade, et cependant elle l'avait bien gagné : depuis trois ans qu'elle guerroyait dans les montagnes, elle avait pris part à 26 combats ou batailles ; elle avait enduré souffrances, privations, marches pénibles, épidémie, disette ; elle avait tout supporté stoïquement.

CHAPITRE IV

LA 148e DEMI-BRIGADE EN VENDÉE[1]

Les troupes de l'armée des Pyrénées, rendues disponibles par la paix de Bâle, reçurent diverses destinations. La 148e demi-brigade, comptant 1.940 hommes présents sous les armes, fit partie d'une division que le général **DESSEIN** devait conduire à l'armée de l'Ouest, commandée par **HOCHE**, en Vendée.

Partie de Bordeaux le 6 vendémiaire (27 septembre), la 148e demi-brigade, fort réduite, puisqu'elle ne comptait que 629 hommes présents, arriva le 15 octobre à Luçon, et fut placée à la 3e division, commandée par le général **WILLOT**, qui avait sous ses ordres les généraux de brigade **GILIBERT**, **MONTET, SCHILT** et **MERLE**.
Le 11 novembre, la 148e était à La Claye ; pendant le mois de décembre, elle resta à Saint-Cyr, puis à La Motte-Frélon et Saint-Vincent-sur-Craon.
HOCHE élaborait alors son plan de pacification, pour terminer la malheureuse guerre en Vendée, qui, en cette fin de 1795, durait encore.
Le débarquement tenté par les régiments d'émigrés que l'Angleterre avait équipés, soldés et jetés dans la presqu'île de Quiberon venait d'échouer, en juillet ; et, de nouveau, le comte **d'ARTOIS**, frère du roi, menaçait la côte vendéenne avec une seconde flotte anglaise, installée à l'île d'Yeu.
En Bretagne, **PUISAYE** préparait tout pour un redoublement d'hostilités.

1 D'après le manuscrit de M. le capitaine GautroIi.

Le chevalier **de CHARETTE**, nommé récemment commandant en chef des catholiques, guettait de son quartier général de Belleville, au centre de la Vendée, l'instant et l'endroit favorables pour seconder la descente du prince.
Entre la Sèvre et la Loire, **STOFFLET** et l'abbé **BERNIER** préparaient une nouvelle prise d'armes. Tous les chefs sollicitaient le comte **d'ARTOIS** de se hâter :

Sa présence, disaient-ils, vaudrait à elle seule une armée ; sa vue ranimerait le zèle qui commençait à languir ; l'unité dans le commandement donnerait à l'insurrection une puissance irrésistible.
Les troupes des Pyrénées, après trois années de guerres pénibles et sans intervalle de repos, n'ont trouvé dans cette armée ni quartier, ni rafraîchissements, pour se remettre de leurs fatigues ; le vin qu'elles avaient, les légumes secs qui leur étaient donnés manquent ici. L'administration insouciante, malgré mes réclamations réitérées, n'a pu procurer aux soldats de la paille sous la tente et dans les baraques... Les officiers ayant épuisé toutes leurs ressources sont nus et ont en vain réclamé l'habillement que la loi leur accorde...

Voilà ce qu'écrivait le commandant de la 3e division au général en chef, qui lui-même suppliait les représentants de venir à son secours :

Depuis deux jours, l'armée est sans pain, nos besoins sont extrêmes, le défaut de subsistances m'entrave singulièrement[1] ...

Et, de fait, l'armée, vêtue de lambeaux, mal équipée, toujours en marche et au bivouac, souffrait beaucoup ; les distributions n'étaient point régulières, et la solde se faisait en papier, que les habitants refusaient[2].
Malgré cela, le dévouement des troupes était sans bornes, et le jeune général qui les commandait exigeait beaucoup d'elles. Il venait de faire une expédition sur Belleville, quartier général de **CHARETTE**, mais sans succès, car le chef vendéen, dans le même temps, s'était porté, avec 8.000 des siens, contre le poste de Saint-Cyr, vers Luçon. **CHARETTE** avait brusquement attaqué ce poste, dont la possession lui aurait ouvert la route des Sables-d'Olonne, en face de l'île d'Yeu, d'où le comte **d'ARTOIS** et les Anglais guettaient la côte. Mais la petite garnison républicaine de Saint-Cyr avait vaillamment résisté, et sa belle défense dans une église avait donné le temps aux troupes de Luçon d'accourir pour repousser **CHARETTE**.
C'est dans ces lieux mêmes, au poste de Saint-Cyr, que, quelques jours après, la 148e demi-brigade fut placée ; elle eut pour mission de garder cette importante position, qui, avec les postes de Port-la-Claye, Mareuil et Sainte-Hermine, barrait les abords de la rivière Lay, limite naturelle entre le Marais et le Bocage.
Pendant plusieurs mois, de novembre à la fin de mai, notre demi-brigade resta là, gardant les défilés, points essentiels du cordon de postes qui enserrait progressivement le dernier refuge de **CHARETTE** ; comme nous le verrons bientôt, elle participa aux colonnes mobiles qui sillonnèrent le pays et finirent par s'emparer du redoutable chef vendéen.
Entre temps, le 18 novembre, le comte **d'ARTOIS** avait abandonné son projet de descente ; il était retourné en Angleterre sans avoir écouté les objurgations de ses partisans, n'ayant fait autre chose que de voir de loin le pays où depuis si longtemps déjà on mourait pour lui.
HOCHE pouvait désormais consacrer tous ses soins à son œuvre de pacification. Par ses proclamations, il avait montré aux paysans les raisons qui pouvaient les désintéresser d'une lutte

1 Lettre de Hoche aux représentants du peuple du 12 vendémiaire an IV. (Archives de la guerre.)
2 « Vous ne m'avez pas laissé de numéraire. J'ai donné deux louis à Digonet, autant à Schilt (généraux de l'armée de l'Ouest), et votre départ m'a ruiné, parce que j'ai été forcé de dépenser et que tous mes moyens de m'en dédommager sont contre mes principes. » (Hoche, nivôse an IV : Archives de la guerre.)

dont les étrangers, les émigrés, les anciens seigneurs devaient être les seuls à profiter ; il leur avait promis la liberté du culte, et il les avait, par l'intérêt, détachés peu à peu du groupe, tous les jours plus mince, des rebelles.
Des patrouilles, fournies par une ligne très dense, des postes qui se resserraient de plus en plus, les avaient rigoureusement désarmés ; et cependant, les résultats attendus de ces sages mesures, appliquées avec modération, s'étaient trouvés illusoires.

En voulant tout garder, nous avons failli tout perdre, écrivait le général Hoche[1] ; et en maintenant les cantonnements, non seulement nous perdrions tout le pays, mais encore nos troupes y croupissent, y sont affamées, intimidées ou corrompues.
Il fallait, dans ces conditions, changer de système, et le problème était, certes, difficile à résoudre ; des soldats pesamment armés, obligés de porter tout avec eux, étrangers au pays, ne pouvaient égaler la rapidité de paysans qui ne portaient rien que leur fusil, qui étaient assurés de trouver des vivres partout, et qui connaissaient les moindres ravins et bruyères. Jamais ceux-ci n'éprouvaient d'entières défaites ; au premier choc d'un ennemi trop supérieur, ils se dispersaient, disparaissaient, et, leurs armes cachées, redevenaient paysans inoffensifs.

Leur manière de combattre, à la vérité, pourrait étonner les plus braves troupes de l'Europe; une déroute est souvent un avantage pour Charette : hommes du métier, ne prenez pas cela pour un sophisme, Charette en déroute assigne un rendez-vous à ses fuyards. Le lieu est quelquefois à dix ou douze lieues derrière son ennemi qui le cherche en vain, dans un pays dévasté, et avec la rapidité de l'éclair, il se porte sur ses convois, il les intercepte ou au moins les détourne de leur destination, et, par cette manœuvre, contraint son adversaire qui croit avoir obtenu un avantage pour avoir tué quelques hommes de rentrer dans ses cantonnements.
J'ai cru remédier à cet inconvénient par l'emploi des colonnes mobiles[2].

Le service était rude ; il y avait six colonnes à effectif fixe (2.500 fantassins, 50 cavaliers, 6 guides du pays[3]; elles se partageaient le pays, et chacune d'elles, sans trêve ni repos, parcourait la même région. C'était toujours le même chef qui commandait, mais les troupes n'auraient pu résister à cette continuité de marches et de fatigues excessives ; tous les quinze jours, elles étaient remplacées et relevées par d'autres troupes, prises dans les cantonnements du pays parcouru.
La 148e demi-brigade prenait donc ainsi part aux opérations de la première colonne, opérant dans les districts des Sables et de Challans, sous les ordres de l'adjudant général **TRAVOT**. C'est à celle-ci que revient l'honneur de la capture du chevalier **CHARETTE**.
Deux mois d'une poursuite acharnée avaient mis ce chef aux abois, l'avaient réduit à menacer de mort ses partisans qui ne répondraient pas à son appel[4]; aussi n'avait-il plus autour de lui que quelques serviteurs, lorsqu'il fut cerné à La Prélinière, entre Saint-Sulpice et Saint-Christophe, par

1 Lettre du général Hoche au Directoire (8 janvier 1896). (Archives de la guerre.) Napoléon rappelle ces quelques mots de Hoche : « En voulant tout garder, nous avons failli tout perdre », dans les conseils qu'il donne au prince Eugène à propos de la défense du bas Elbe en 1813.
2 Lettre de Hoche au Directoire. (Archives de la guerre.)
3 La colonne du Loroux n'était que de 1.000 hommes, celle de Nantes de 600 parce qu'elles parcouraient des pays déjà couverts de postes.
4 « Le chevalier de Charette ordonne sous peine de mort à tous les hommes en état de porter les armes de marcher, de se rassembler et de le rejoindre de suite.
» Il rend responsables les commandants de paroisse et les conseils civils de l'exécution et de la publication de cet ordre sur leur tête.
» Le chevalier de Charette, 21 février 1796.
L'original de cette note de la main même de Charette est aux archives de la guerre.

la colonne **TRAVOT** ; malgré sa résistance, il fut pris par le capitaine **VERGÈS**, des chasseurs de montagne, le 23 mars 1796.
On le fusilla six jours après à Nantes ; **STOFFLET** avait subi la même peine à Chemillé, un mois avant. L'âme de la résistance s'était éteinte avec la vie de ces deux chefs redoutables ; aussi le désarmement, mené avec fermeté, s'effectua-t-il dès lors régulièrement, et **HOCHE** put bientôt déclarer la Vendée pacifiée. L'état de siège levé permit au général d'envoyer dix-huit bataillons, dont ceux de la 148e demi-brigade, dans l'Anjou et la Normandie, où s'agitaient encore **SCÉPEAUX**, **d'AUDIGNÉ, ROCHECOTTE** et **Louis de FROTTÉ**. Ces troupes constituèrent la division dite de l'Ouest, commandée par le général **La BAROLLIÈRE.**
Ces chefs de la chouannerie faisaient des courses jusqu'aux portes d'Angers, attaquaient tous les détachements et les escortes qui passaient à portée de leurs armes, mais ils n'avaient ni l'envergure, ni l'autorité de ceux que la République venait de fusiller.
Hoche en eut facilement raison.
En prairial, nous trouvons la 148e demi-brigade, forte de 47 officiers et 962 hommes, à Candé, puis à Bécon, sur la rive droite de la Loire, près du château de Bourmont, repaire de **SCÉPEAUX**. En trois combats, à Auvernay, Ancenis et Saint-Sulpice, les derniers chouans furent dispersés.
SCÉPEAUX et ses officiers accompagnèrent le général **HOCHE** à Angers, pour faire leur soumission.
Louis de FROTTÉ, en Normandie, voulut tenter une résistance qu'il jugea bientôt inutile ; il fut contraint de passer en Angleterre. Georges **CADOUDAL** lui-même, le chouan breton, consentit à rester sous la surveillance des autorités militaires. Ce fut la fin, et la 148e demi-brigade, devenue disponible, fut envoyée tenir garnison à Tours.

Le 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), une nouvelle constitution de l'infanterie, appelée second amalgame, fit disparaître une première fois le numéro 148.
Le second amalgame eut pour but d'embrigader les bataillons qui n'avaient pu l'être, de porter au complet l'effectif, considérablement réduit, des demi-brigades dont on conservait le numéro ; enfin, de constituer une infanterie homogène.
Le 21 décembre 1796, la 148e demi-brigade fut amalgamée avec la 85e demi-brigade, les 1er et 2e bataillons de l'ancien 67e, le 3e bataillon de Seine-et-Oise, le 3e bataillon d'Arras et le 2e de Paris (3e formation). Ces différents éléments constituèrent la nouvelle 34e demi-brigade de 2e formation, qu'on envoya tenir garnison en Italie, sous le commandement de **MAZAS**, pour y remplacer les troupes avec lesquelles **BONAPARTE** était allé à Vienne conclure la paix.

L'existence de la 148e demi-brigade avait pris fin.

Contrôle de la 148e demi-brigade

Etat-major

Chefs de brigade :

DUMAS (Anne-Joseph), général de brigade	21 prairial an II
DUMAS (Jacques), général de brigade	9 messidor an II
DALEN (Jean-Pierre), général de brigade	18 ventôse an III

MAZAS, général de brigade 20 mai 1795
Adjudant-major : BORDENAVE (Antoine)
Quartiers-maîtres trésoriers : VALLET (Jean-Isaac), FAU
Chirurgiens :
Aides-chirurgiens :

1er bataillon

Chefs de bataillon : DESSEIN (Bernard), jusqu'au 9 messidor an II ; GRAVIER, jusqu'au 10 ventôse an III ; BARANDON, jusqu'au 10 ventôse an III ; GOURNAN, jusqu'au 9 germinal an III.

Compagnie de grenadiers. - Capitaine : CRAVIER (Philippon-Armand) ; lieutenant : CAUBILLE (Laurent) passé capitaine à la 1/6 ; sous-lieutenant : REDON (Chapelle).

1re compagnie : Capitaine : LA TOUR D'AUVERGNE ; lieutenant : CARDENAN (Bernard), depuis le 1er ventôse an III ; sous-lieutenant : N.

2e compagnie : Capitaine DOBERBOC ; lieutenant : BES ; sous-lieutenant : N.

3e compagnie : Capitaine : PEITAVY ; lieutenant : LA VILLE AUX CLERCS ; sous-lieutenant : HOSTAINS (Jean)

4e compagnie : - Capitaine MAUCUNE (Cadilhan-Denis) ; lieutenant : N. ; sous-lieutenant : FERRANT (Jean).

5e compagnie : Capitaine : ARNOSAN (Jean-Baptiste) ; lieutenant : INSTEMOND (Gustave) ; sous-lieutenant : GENEVE (Dominique).

6e compagnie : Capitaine : TILHET (Pierre-Laurent) ; lieutenant : N. ; sous-lieutenant : N.

7e compagnie : Capitaine : BESSATUER (Raymond) ; lieutenant : FONTAN (Jean-Pierre) ; sous-lieutenant : VALIER (Charles).

8e compagnie : Capitaine : COMTE (Jean) ; lieutenant : DUPUY (Jacques) ; sous-lieutenant : LARDEMELLE (Gustave).

Adjudant sous-officier : TORCHEBOEUF, passé officier

2e bataillon

Chefs de bataillon : MALHUQUER, destitué le 2 ventôse an II ; DALEM, jusqu'au 18 ventôse an III ; DOBERBOC, 1er prairial an III.

Compagnie de grenadiers : Capitaine : RENIE (Bernard), destitué ; VIDAL, depuis le 5 fructidor an II ; lieutenant : BILLANHET (B.) ; sous-lieutenant : MERICAN (Jean).

1re compagnie : Capitaine : PELIGRY ; lieutenant GARDENAN ; sous-lieutenant : DERAGE André.

2e compagnie : Capitaine : DARBOURG (Jean) ; lieutenant : BOIREAU (Jacques) ; sous-lieutenant N.

3e compagnie : Capitaine : BRANC (J.) - lieutenant ; GODARD (Jean-Baptiste) ; sous-lieutenant ; N.

4e compagnie : Capitaine : COUTURES (Jean) ; lieutenant CARAYON ; sous-lieutenant : BELLUC (François)

5e compagnie : Capitaines : VIDAL (Jacques), BARBOT ; lieutenant : N. ; sous-lieutenants : BARON (Joachim), DARCIES (Pierre)

6e compagnie : Capitaine : BARRAU (Jean) ; lieutenant : BILHON ; sous-lieutenant : N.

7e compagnie : Capitaine : PECHOLIER ; lieutenant : RIGAUD (Jean-Baptiste) ; sous-lieutenant : HURGTET (Pierre).

8e compagnie : Capitaine MAZAS, jusqu'au 9 messidor an II ; lieutenant : N. ; sous-lieutenant : N.

Adjudant sous-officier : PONCOLORE.

3e bataillon

Chefs de bataillon : HARDEL (Louis), destitué le 17 nivôse ; DUMAS (Jacques) ; MAZAS, jusqu'au 9 prairial an III ; BESSAGUET.

Compagnies de grenadiers : Capitaine : CHEVRIERE (Jean) ; lieutenant : FAUTIN (Joseph) ; sous-lieutenant : N.

1re compagnie : Capitaine : DENAIN-BARANDON ; lieutenant : N. ; sous-lieutenant : N.

2e compagnie : Capitaine : DUMAS (Jacques), LAPIEVRE, depuis le 18 ventôse an II ; lieutenant : N. ; sous-lieutenant : BREAUD (B.)

3e compagnie : Capitaine NADAL, aide de camp de Dessein ; lieutenant : LAMBY (Charles) ; sous-lieutenant : CHARAMEL (Martial).

4e compagnie : Capitaine : PEYRUSSE (Pierre) ; lieutenant : N.. ; sous-lieutenant : N.

5e compagnie : Capitaine ROUSSEAU (Gabriel) ; lieutenant : CONDAN (Georges) ; sous-lieutenant : MULLER (Arnoud).

6e compagnie : Capitaine : DESTREM (Henri-Louis) ; lieutenant : N. ; sous-lieutenant ; MANOT.

7e compagnie : Capitaine : PILET (François) ; lieutenant : DUPUY (Etienne) : sous-lieutenant : N.

8e compagnie : Capitaine : LOIQUET (Jacques) ; lieutenant : GRAVEMORTE (Joseph) ; sous-lieutenant : N.

Adjudant sous-officier : PERRIN.

ETAT DES PERTES DE LA 148e DEMI-BRIGADE
17 pluviôse an II – 5 février 1794

TERRA (Jean), fusilier, 3e bataillon, 1re compagnie.
MOTTES, fusilier, 3e bataillon, 3e compagnie.
BARRODEAU, fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
LUNERVILLE, fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
CLEMENT (Constant), fusilier, 2e bataillon, 2e compagnie.

Attaque de la fonderie de canons d'Orbaïcette.
19 germinal an II – 9 avril 1794

TUES

BIROC, caporal, 3e bataillon, 8e compagnie.
BOUTEJOC, fusilier, 3e bataillon, 6e compagnie.
GUERTE (Thomas), fusilier, 3e bataillon, 6e compagnie.
AMONT (Etienne), fusilier, 3e bataillon, 6e compagnie.

Attaques du camp des Sans-Culottes.
5 messidor an II – 23 juin 1794

TUES

PANC, grenadier, 2e bataillon de grenadiers.
FERROT (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 7e compagnie.
BERTRAND (Jean), caporal du 10 août 1792, 2e bataillon, 2e compagnie.
LASALLE (Pierre), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
MENIER (Michel), 3e bataillon, 8e compagnie.
DUFOUX (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
BAJOURDON, fusilier, 2e bataillon, 4e compagnie.
CLUSSIER (François), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
MOUCHIN (Jean), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
DULORT, fusilier, 2e bataillon, 4e compagnie.
BESSIERE (Pierre), sous-lieutenant.

Ancestramil

Prise de la redoute de la Baïonnette
7 thermidor an II – 25 juillet 1794

Dans cette seule journée, la 148e perdit 500 hommes dont 33 officiers, parmi lesquels :

BORDENAVE (Antoine), adjudant-major, 2e bataillon, 7e compagnie.
BONNAFOUS (Jean), lieutenant, 2e bataillon, 7e compagnie.
AUTRON, sous-lieutenant, 2e bataillon, 2e compagnie.
ROCHE (Pierre), sergent du 21 mai 1791, 2e bataillon, 7e compagnie.
CHENAVARDS (Jean), sergent du 12 brumaire an II, 2e bataillon, 7e compagnie.
CANEVILLE (Gaspard), fusilier, 2e bataillon, 2e compagnie.
BODELO (Nicolas), sergent du 10 pluviôse, 3e bataillon.
GUÉBRIER (Jean), caporal du 7 pluviôse an II, 2e bataillon, 7e compagnie.
SABOJE (François), 3e bataillon, 8e compagnie.
FAUX (Pierre), fusilier, 3e bataillon, 7e compagnie.
CROMAILLÉ (François), fusilier, 2e bataillon, 1re compagnie.
BRUNET, fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
BAGUÉ (Jean), appointé, 2e bataillon, 1re compagnie.
CADILLON (Jean), sergent du 10 pluviôse, 2e bataillon, 4e compagnie.
ORTEL, caporal du 16 pluviôse an II, 2e bataillon, 7e compagnie.
BROUEIN, 2e bataillon, 7e compagnie.
VOIRY (François), 3e bataillon, 4e compagnie.
NOLLET (Martin), caporal du 11 pluviôse, 3e bataillon, 6e compagnie.
GAUTIER (Pierre), 3e bataillon, 5e compagnie.
ESTIÈCLE (Pierre), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
MARQUET, fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
LACHAISE (Joseph), caporal fourrier du 2 juillet 1793, 2e bataillon, 8e compagnie.
LAFAYE (François), fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
FOUQUEY, fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
CADIS (Pierre), caporal du 17 juin 1793, 2e bataillon, 6e compagnie.
TRIOLLET (Claude), fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
ARDERAS (Jean), 3e bataillon, 1re compagnie.
HUGUES (Jean), fusilier, 3e bataillon, 7e compagnie.
PENARD (Pierre), fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
SAINT-MARTIN (Baptiste), fusilier, 2e bataillon, 6e compagnie.
BÉJOT, fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
BONNOC (Jean), fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
CASAS (Jean), fusilier, 2e bataillon, 5e compagnie.
CLÉMENT (Jean), fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
BERNARD, fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
SAINT-MARC-BERNARD, fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
MERCADOS (Gustave), fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
DRYOLS (Jacques), fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
DUFAU (Pierre), 3e bataillon, 5e compagnie.
MICHEL (Antoine.), 2e bataillon, 7e compagnie.
MOUNIT (Pierre), 3e bataillon, 4e compagnie.
LAGRANGE, 3e bataillon, 4e compagnie.

LABOISSIÈRE (Jean), 3e bataillon, 5e compagnie.
POUILLAC (François), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
BARBE (Jean), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
PRINGUEY (André), fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
DURGNEL, fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
VALLADE (Léonard), fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
FERRAND (Charron), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
PEFFOBET (Jh-Louis), fusilier, 2e bataillon, 2e compagnie.
FRENY (Jean), 3e bataillon, 4e compagnie.
BRUNEL (Joseph), 3e bataillon, 8e compagnie.

BLESSÉS.

DUMAS (Jacques), chef de brigade, 3e bataillon, 1re compagnie.
BARANDON, capitaine, 3e bataillon, 1re compagnie.
PAILLÈRES, capitaine, 3e bataillon, 1re compagnie.
GRAVEMORTE, lieutenant, 3e bataillon, 8e compagnie.
NANOT, lieutenant, 3e bataillon, 6e compagnie.
CHARAMEL, lieutenant, 3e bataillon, 3e compagnie.
FANTIN, lieutenant, 3e bataillon de grenadiers.

Enlèvement de la montagne de Saint-Martial.
(14 thermidor an II-2 août 1794.)

TUÉS.

DUGOUT (Pierre), fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
LONGEURRE (Jean), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
MOULIN (Etienne), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
NOBIMER (Pierre), fusilier, 2e bataillon, 7e compagnie.
MARIE (Jean), fusilier, 3e bataillon, 6e compagnie.

Combat de Marquinéchu.
(30 prairial an III-18 juin 1795.)

TUÉS.

LADUHIC, fusilier, 1er bataillon, 5e compagnie.
BANNES (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 5e compagnie.
MATHIAS (Léon), appointé, 1er bataillon, 5e compagnie.
COTULIPE (Réfens), appointé, 3e bataillon, 8e compagnie.
LIGNON (Paul), fusilier, 1er bataillon, 5e compagnie.

Attaque du col de Lecumber.
(30 frimaire an 111-20 décembre 1795.)

TUÉS.

TORICQ (Jean), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
COSSA, fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.
DONJEON (André), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
AUDIGNON (Bernard), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
DUCLOS (Jean), fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.
L'EGLISE, fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.
VALADIEL (Pierre), fusilier, 2e bataillon, 6e compagnie.
DURON (André), fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.

Epidémie à Saint-Sébastien.
(Hiver de l'an III.)

MILITAIRES DÉCÉDÉS.

1er nivôse. CARRIÈRE (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 1re compagnie.
8 nivôse. NEZAL (Jean), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
10 nivôse. DELPAN (Baptiste), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
12 nivôse. LABORIE, fusilier, 2e bataillon, 1re compagnie.
13 nivôse. GÉRIN (Jean), fusilier, 1er bataillon, 3e compagnie.
15 nivôse. POSQUÉE (Thimotée), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
DUPLOU (Bernard), fusilier, 3e bataillon, 3e compagnie.
RESTHEL (Armand), caporal, 2e bataillon, 7e compagnie.
MATHIEU (Alexis), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
MATTUIS (Honoré), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
BOUSQUET (Jean), caporal du 1er pluviôse au II, 3e bataillon de grenadiers.
DESCAMP (Armand), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
17 nivôse. LACOSTE (Jean), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
19 nivôse. CHOUCHET (Salvien), fusilier, 1er bataillon, 7e compagnie.
20 nivôse. DÉJARDIN (Louis), tambour le 9 août 1792.
24 nivôse. DELUC (Pierre), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
27 nivôse. CONSTANTIN (Jacques), fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.
CHARLEREAU, fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.
30 nivôse. PAVOIGNAC (Jean), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
4 pluviôse. GARCEAU (Léonard), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
6 pluviôse. MOULINGUE, fusilier, 1er bataillon, 8e compagnie.
8 pluviôse. VERGNE (Jean), fusilier, 2e bataillon, 6e compagnie.
9 pluviôse. DOSCOMBES (Bernard), fusilier, 2e bataillon, 5e compagnie.
10 pluviôse. PHARGEAS (Jean), fusilier, 3e bataillon, 1re compagnie.
11 pluviôse. GERMAIN (Jean), fusilier, 1er bataillon, 2e compagnie.
13 pluviôse. CASTOUDET (Michel), fusilier, 2e bataillon, 2e compagnie.
15 pluviôse. DEBLOIR (Louis), fusilier, 1er bataillon, 4e compagnie.
16 pluviôse. DUBOIS, fusilier, 3e bataillon, 3e compagnie.

18 pluviôse. SIMER (Etienne), fusilier, 2e bataillon, 1re compagnie.
22 pluviôse. LAGERAVES (Pierre), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
23 pluviôse. EBRAL (Gustave), fusilier, 2e bataillon, 5e compagnie.
PORRIEL, fusilier, 1er bataillon, 7e compagnie.
26 pluviôse. LAVILLE (Jean), fusilier, 3e bataillon, 2r compagnie.
3 ventôse. COSTE (Pierre), fusilier, 2e bataillon, 6e compagnie.
4 ventôse. BRIE (Jean), fusilier, 3e bataillon, 4e compagnie.
COLIN (Jacques), fusilier, 2e bataillon, 3e compagnie.
6 ventôse. DUCASSE (Etienne), fusilier.
8 ventôse. LAJORDY (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 7e compagnie.
DACTION (Jean), fusilier, 2e bataillon, 5e compagnie.
12 ventôse. LOUDIER (Jean), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
14 ventôse. DESPUJOL (Bertrand), fusilier, 3e bataillon, 8e compagnie.
15 ventôse. LABOT (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 4e compagnie.
16 ventôse. LAPORTE, fusilier, 2e bataillon, 5e compagnie.
19 ventôse. DUMAS (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
20 ventôse. SACIN, fusilier, 1er bataillon, 5e compagnie.
21 ventôse. DESSOULÈS, fusilier, 3e bataillon, 3e compagnie.
25 ventôse. GANAL (Raymond), caporal du 12 avril 1782, 1er bataillon de grenadiers.
GILLES (Pierre), fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
28 ventôse. DAPOUYE (Cadet-Jean), fusilier, 3e bataillon, 6e compagnie.
30 ventôse. LAGLAIRE, fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
3 germinal. COURDENET (Pierre), fusilier, 2e bataillon, 4e compagnie.
7 germinal. POUJADE (Jean-Baptiste), fusilier.
11 germinal. BLANCHON (Jean), fusilier, 2e bataillon, 8e compagnie.
FÉLIBANCHE, fusilier, 1er bataillon, 6e compagnie.
15 germinal. PERROUTY (Jean-Pierre), fusilier.
MONTZÉQUOU (Jean), fusilier.
16 germinal. COSTANG, fusilier, 1er bataillon, 4e compagnie.
22 germinal. LAGARDÈRE (Jérôme), fusilier, 3e bataillon, 5e compagnie.
23 germinal. CHERPIT (François), fusilier, 2e bataillon, 2e compagnie.
4 floréal. ARMAGNAC (Pierre), grenadier, 3e bataillon de grenadiers.
6 floréal. BROUSSE (Jean), fusilier, 1er bataillon, 1re compagnie.
8 floréal. LESTRADE (Jean), fusilier, 1er bataillon, 4e compagnie.
8 floréal. LAGUÉ (Jean), fusilier, 1er bataillon, 4e compagnie.